



GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS

إدراجي

LE MAGAZINE HEBDOMADAIRE DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

L'ARGENT une idolâtrie ?



100 ANS DE LUMIÈRE
DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

96

22 au 28 janv. 2026

Le Billet du Recteur
**QUAND L'ARGENT
GOUVERNE LE MONDE,
QUE RESTE-T-IL
DE L'HOMME ?**

**CHAABANE :
LORSQUE LE CAP FUT
REDRESSÉ**

**LES VŒUX DU RECTEUR
LANCENT L'ANNÉE
DE NOTRE CENTENAIRE**



IQRA: 96

96





Sommaire

p. 9

Le billet du Recteur

**QUAND L'ARGENT GOUVERNE LE MONDE,
QUE RESTE-T-IL DE L'HOMME ?**

PAR LE RECTEUR CHEMS-EDDINE HAFIZ

p. 13

Focus sur une actualité

**LE « CONSEIL DE PAIX » DE DONALD TRUMP :
UN ARTEFACT STRATÉGIQUE
PLUS QU'UNE INSTITUTION**

PAR NOA ORY

p. 15

Contribution

QUI DÉCIDE DE LA CIVILISATION DES PEUPLES ?

PAR RACHID AZIZI

p. 18

Laïcité

**ARGENT, RELIGION ET RÉPUBLIQUE :
QUAND LE CULTE DEVIENT ÉCONOMIQUE**

PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 20

Contribution

**L'ARGENT AU CŒUR DU POUVOIR :
COMMENT LA RICHESSE FAÇONNE
LES GOUVERNANCES DE DEMAIN**

PAR AMINE BENROCHD

p. 25

Actualités de la Mosquée de Paris

DU 22 AU 28 JANVIER 2026



p. 26

**DES VŒUX POUR LANCER NOTRE CENTENAIRE
RETOUR SUR UNE CÉRÉMONIE RICHE
EN HISTOIRE ET EN COULEURS**

PAR NASSERA BENAMRA

p. 35

Paroles du Minbar

**LE RÉSUMÉ DU PRÊCHE DU VENDREDI
TROIS MOIS DURANT LESQUELS LES PORTES
DU CIEL S'OUVRENT**

PAR CHEIKH RACHID BENCHIKH

p. 37

Récits célestes

**CHAABANE : LORSQUE LE CAP FUT REDRESSÉ
ET L'IDENTITÉ RETROUVÉE**

PAR CHEIKH ABDELKADER BELABDLI

p. 39

Le Saviez-vous ?

L'ARGENT FUT LA PREMIÈRE IDOLE SANS STATUE

PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 40

Le Coran m'a appris

QUE LA RICHESSE PEUT APPAUVRIR

PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 42

Portrait

**AMARTYA SEN
QUAND LA PENSÉE DEVIENT
CONSCIENCE HUMAINE**

PAR AHMED MOUSSA





p. 44

Résonances abrahamiques

JÉSUS ET L'ARGENT

PAR RAPHAËL GEORGY

p. 46

Découvrons-là

**LE RAPPORT DU JEUNE MUSULMAN
À L'ARGENT : DISCUSSION AVEC UN RICHE
HOMME D'AFFAIRE**

PAR CHEIKH ABDELALI MAMOUN

p. 48

Sabil al-Iman, éclats spirituels de la semaine

QUAND LE CŒUR S'ATTACHE, LA FOI S'ALOURDIT

PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 51

Invocation

"L'ILLUSION DE LA RICHESSE"

p. 52

Le Hadith de la semaine

**LA VALEUR DE LA RICHESSE ENTRE L'ÉTHIQUE
HUMAINE ET LE SENS DE SA GÉRANCE (KHILAFAT)
PAR L'HOMME**

PAR CHEIKH YOUNES LARBI

p. 54

Le vrai du faux

**'LA MEILLEURE RICHESSE EST CELLE QUI SERT
L'ÊTRE HUMAIN, NON CELLE QUI L'ASSERVIT'**

PAR CHEIKH RACHID BENCHIKH

p. 56

Mizan El-Qadhaya

**LA RÉALITÉ DU « TRÉSOR » (KENZ)
DANS LA LÉGISLATION MUSULMANE**

PAR CHEIKH YOUNES LARBI

p. 58

Regard fraternel

**FACE À LA DROGUE, TOUTES LES CONSCIENCES
SE MOBILISENT**

PAR NASSERA BENAMRA

p. 61

Penser

**LE FOOTBALL : ENTRE LA PRATIQUE
ET LA PULSION EXISTENTIELLE**

PAR AHMED MOUSSA

p. 64

A la découverte des mosquées du monde

**SHEIKH ZAYED GRAND MOSQUE :
LA BLANCHEUR COMME LANGAGE**

PAR NOA ORY

p. 73

Les Mots voyageurs

ALMICANTARAT

PAR NOA ORY

p. 76

Plumes en éveil : un livre coup de coeur

CITOYEN DU MONDE : MÉMOIRES - AMARTYA SEN

p. 77

Le dessin de la semaine

PAR JUSTIN MARRON

p. 78

Le citation de la semaine

"CE DONT ON SE PASSE"
HENRY DAVID THOREAU

p. 79

Événement à venir

À LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS





Le billet du Recteur

n° 95

**QUAND L'ARGENT GOUVERNE LE MONDE,
QUE RESTE-T-IL DE L'HOMME ?**

Il est un fait que notre époque peine encore à nommer : l'argent n'est plus un moyen, il est devenu une condition d'existence politique. Les nations ne tombent plus seulement sous les bombes, mais sous les suspensions de flux, les gels d'avoirs, les exclusions de circuits invisibles. On ne conquiert plus seulement des territoires, on neutralise des capacités de payer, d'emprunter, d'échanger. Or, pour un esprit formé dans la pensée musulmane, cette mutation ne peut être lue comme un simple phénomène technique. Elle pose une question plus radicale : qu'advient-il de la justice lorsque la valeur devient absolue et la valeur monétaire souveraine ?

Dans la tradition islamique, l'argent n'a jamais été sacralisé. Il n'est ni impur ni sacré : il est épreuve. Épreuve de l'intention, de la limite, du rapport à l'autre. Le Coran ne condamne pas la richesse, mais son absolutisation ; non l'échange, mais la domination qu'il produit lorsqu'il échappe à toute finalité morale.

Ce que notre époque révèle avec brutalité, c'est précisément cela : une économie désarrimée de toute téléologie éthique. L'argent circule sans répondre à une finalité humaine ; pire, il devient la mesure de l'hu-main lui-même. Les peuples sont notés, classés, sanctionnés non pour ce qu'ils font, mais pour ce qu'ils valent dans un système de flux.

D'un point de vue musulman, ce renversement est une fitna moderne : une confusion entre le signe et le sens.

L'argent, qui devait indiquer la valeur d'un travail ou d'un échange, devient la valeur elle-même, indépendamment de toute justice.

L'argent, qui devait indiquer la valeur d'un travail ou d'un échange, devient la valeur elle-même.



La finance contemporaine fonctionne comme un pouvoir sans visage. Elle ne gouverne pas par décret, mais par conditions d'accès. Elle ne dit pas « tu dois », elle dit « tu ne peux plus ». Et cette impossibilité de commercer, de payer, de financer produit une soumission plus efficace que la contrainte militaire.

Face à cela, le monde musulman au sens large, et au-delà des États se trouve dans une position paradoxale. Il a hérité d'une pensée très élaborée sur l'éthique de l'échange, la licéité du gain, la circulation équitable de la richesse. Mais il évolue dans un système global qui ne reconnaît ni limite morale, ni principe de justice distributive.

La question n'est donc pas : comment résister à la finance dominante ?

Mais plus profondément : comment réintroduire la finalité humaine dans un monde gouverné par la valeur abstraite ?

La tentative de diversification monétaire, les circuits alternatifs, les accords bilatéraux, la recherche de souveraineté financière ne sont pas, en soi, des solutions morales. Ils sont des réactions défensives. Nécessaires, mais insuffisantes. Car on peut parfaitement remplacer une dépendance par une autre, un centre par un autre, sans jamais interroger le fond du problème : le pouvoir sans responsabilité.

Dans la pensée musulmane, le pouvoir est toujours lié à l'amanah — le dépôt, la responsabilité. Or, la finance globale actuelle est précisément ce qui échappe à toute amanah. Elle produit des effets massifs sans répondre de leurs conséquences humai-

nes. Elle punit collectivement, sans intention morale, sans proportion, sans miséricorde.

C'est ici que la pensée islamique peut offrir non pas une alternative technique, mais une critique de civilisation.

Elle rappelle que la richesse n'est pas un droit absolu, mais un mandat.

Que la circulation est une obligation, non une faveur.

Que l'accumulation sans redistribution est une violence différée.



Qui a le droit de décider de la valeur de la vie humaine ?

Que la valeur d'une société ne se mesure pas à sa liquidité, mais à sa capacité à ne pas écraser les plus faibles sous le poids de ses abstractions.

Dans un monde où l'argent structure les alliances, dicte les ruptures et redessine la carte du possible, la question ultime n'est pas économique. Elle est spirituelle et politique à la fois : qui a le droit de décider de la valeur de la vie humaine ?

Si l'argent devient le critère ultime, alors l'homme devient variable d'ajustement.

Si, au contraire, l'homme redevient la finalité, alors l'argent doit redevenir ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être : un outil sous condition morale.

C'est peut-être là le défi le plus profond de notre temps : non pas inventer une autre monnaie, mais réapprendre à refuser l'idolâtrie moderne celle qui ne se nomme pas dieu, mais qui exige tout, sans jamais répondre de rien.

À Paris, le 28 janvier 2026

CHEMS-EDDINE HAFIZ

Recteur de la Grande Mosquée de Paris



Focus

sur une actualité

LE « CONSEIL DE PAIX » DE DONALD TRUMP : UN ARTEFACT STRATÉGIQUE PLUS QU'UNE INSTITUTION

PAR NOA ORY

L'expression a circulé rapidement, souvent sans précaution : « *Conseil de paix de Trump* ». Elle suggère un organisme international nouveau, une sorte de cénacle chargé de pacifier les conflits majeurs. La réalité est plus prosaïque et plus révélatrice des recompositions en cours, de l'ordre mondial. Il n'existe, à ce jour, aucune institution internationale formellement constituée, dotée d'un statut juridique clair, qui porterait ce nom. Ce que l'on désigne ainsi relève plutôt d'un dispositif politique hybride, mêlant doctrine, cercle décisionnel restreint et mise en scène diplomatique, fidèle à la méthode trumpienne.

Une doctrine avant d'être une structure

Au cœur de ce « conseil » se trouve une vision déjà ancienne chez Donald Trump : celle d'une paix fondée sur le rapport de force, et non sur le droit international ou les mécanismes multilatéraux. La paix n'est pas conçue comme un horizon normatif, mais comme un résultat transactionnel, obtenu par la pression économique, la dissuasion militaire ou la promesse d'avantages matériels.

Cette approche s'inscrit dans une critique assumée des institutions issues de l'après-1945 : ONU, agences spécialisées, conférences internationales jugées lentes, coûteuses et politiquement inefficaces. À leur place, Trump privilégie des formats ad hoc, limités, dominés par les États-Unis, où la légitimité ne vient pas de l'universalité mais de la capacité à imposer une solution.

Un cercle restreint, non un organe multilatéral

Lorsque certains responsables et commentateurs évoquent un « conseil », ils font en réalité référence à un réseau informel de décideurs gravitant autour de l'ex-président : conseillers politiques, diplomates alignés sur sa vision, intermédiaires économiques et acteurs régionaux jugés « fiables ». Ce cercle n'a ni charte, ni secrétariat permanent, ni procédure d'adhésion comparable à celles des organisations internationales classiques.

Son fonctionnement repose sur l'invitation, la loyauté politique et la capacité à contribuer financièrement ou stratégiquement à des projets présentés comme des solutions de paix. Les Accords d'Abraham, conclus hors du cadre onusien et sans résolution du cœur du conflit israélo-palestinien, constituent le précédent le plus abouti de cette méthode.

Ce que ce dispositif remplace sur l'échiquier mondial

Plus que l'ONU elle-même, ce type de mécanisme tend à court-circuiter les processus multilatéraux traditionnels : groupes de contact, médiations longues, conférences de donateurs, missions onusiennes à mandat étendu. Il leur substitue une logique de gouvernance par clubs, où quelques acteurs décident, financent et exécutent.

Ce déplacement est lourd de conséquences. Il fragilise l'idée d'un ordre international fondé sur des règles communes et renforce un monde de coalitions variables, où la paix devient conditionnelle, réversible, et souvent asymétrique.

La question du « prix d'entrée » : rumeur, symbole ou réalité ?

C'est sur ce point que la confusion est la plus grande. Plusieurs médias et responsables politiques ont évoqué l'idée qu'un montant très élevé, souvent chiffré à un milliard de dollars, serait requis pour accéder à un statut privilégié au sein de ce dispositif. Aucune base juridique ni document officiel ne vient toutefois confirmer l'existence d'un tel « ticket d'entrée ».

Ce chiffre doit donc être compris moins comme un tarif formel que comme un symbole : celui d'une diplomatie où l'accès à la table des décisions dépend de la capacité à financer la

paix telle que Washington la définit. Autrement dit, ce n'est pas la paix qui est mise à prix, mais la participation à sa fabrication.

Une paix sous condition

Le « Conseil de paix » de Trump n'est ni une institution, ni une simple formule rhétorique. C'est un symptôme : celui d'un monde où la paix cesse d'être un bien public international pour devenir un instrument de puissance, réservé à ceux qui peuvent payer, s'aligner ou consentir. Dans ce modèle, la question n'est plus seulement comment faire la paix, mais qui a le droit d'en définir les termes et à quel coût.



Qui décide de la civilisation des peuples ?

PAR RACHID AZIZI

À l'heure où certains discours publics se permettent de jauger des peuples entiers, la notion de civilisation revient au cœur du débat, chargée de malentendus et de glissements dangereux. Derrière des mots en apparence descriptifs se jouent des choix lourds de conséquences : la manière dont nous regardons l'autre, dont nous pensons l'égalité humaine, dont nous acceptons — ou refusons — que la puissance se substitue à la dignité. Revenir sur ce mot, en interroger le sens et les usages, devient alors un acte de vigilance civique autant qu'un devoir intellectuel.

Depuis quelque temps, ces discours prennent une forme plus explicite encore. Des paroles publiques, venues de sphères de pouvoir élevées, ont remis en circulation une idée que l'on pensait reléguée aux marges de l'histoire, en l'espèce celle selon laquelle certains peuples ne répondraient pas aux critères de la civilisation. Derrière des formules abruptes et des jugements sommaires, c'est tout un peuple — en l'occurrence celui de la Somalie — qui se trouve ramené à une image dégradée, présenté comme incapable, arriéré, voire indigne.

Ces propos ne surgissent pas dans le vide. Ils s'inscrivent dans une mécanique bien connue, fondée sur une simplification extrême du réel. Des situations historiques complexes, marquées par des conflits prolongés, des héritages coloniaux et des déséquilibres géopolitiques durables, se trouvent réduites à une lecture morale : si un pays connaît la fragilité, alors son peuple serait lui-même déficient. Cette logique ne vise jamais uniquement la cible désignée. Elle envoie un signal plus large, implicite mais lisible : certains peuples seraient évaluables, d'autres disqualifiables.



Rachid Azizi est chroniqueur, auteur, déontologue, engagé sur les questions de justice sociale et de citoyenneté.

Sur le fond, une telle approche ne repose sur aucun socle sérieux. Elle prend un état de crise, inscrit dans une histoire précise, pour en faire un verdict durable porté sur des peuples entiers, comme si les sociétés étaient condamnées à demeurer ce qu'elles traversent à un instant donné. Or aucune discipline scientifique, aucune réflexion anthropologique rigoureuse, n'établit l'existence de peuples « non civilisés ».

Dans l'histoire des sciences humaines, la notion de civilisation n'a jamais servi à établir une échelle de valeur entre les peuples, mais à décrire des formes d'organisation sociales, symboliques et politiques. L'anthropologie, la sociologie et l'histoire ont précisément contribué à déconstruire les classifications hiérarchiques héritées du XIX^e siècle, en montrant que la diversité des trajectoires humaines n'implique aucune inégalité de dignité. Toutes les sociétés humaines, sans exception, produisent des langues, des normes, des formes de solidarité, des récits fondateurs et des cadres symboliques. C'est précisément dans cette capacité collective à organiser le monde, à transmettre et à faire sens que se reconnaît une civilisation.

Le terme même de civilisation mérite d'être rappelé dans son acception la plus large. Il ne renvoie ni à la puissance militaire, ni à la domination économique, ni à l'influence géopolitique. Il désigne la manière dont une société reconnaît l'humanité de ses membres, structure le vivre-ensemble et inscrit ses valeurs dans la durée. Lorsqu'il a été utilisé pour hiérarchiser les peuples, ce fut toujours pour légitimer des entreprises de domination. L'histoire montre que cette prétention n'a jamais élevé ceux qui s'en réclamaient ; elle a surtout préparé des violences durables.

Cette confusion s'accompagne souvent d'un autre déplacement, plus discret : l'assimilation de la civilisation à la réussite économique. La richesse, l'accumulation, la capacité à produire et à consommer deviennent alors des critères implicites de valeur humaine. Dans cette logique, les sociétés qui ne s'inscrivent pas pleinement dans les circuits dominants de l'économie mondiale se voient reléguées au rang d'espaces déficitaires, comme si l'absence de prospérité mesurable traduisait une carence morale ou civilisationnelle.

Ce glissement révèle une forme contemporaine d'idolâtrie : celle de l'argent érigé en étalon ultime. Lorsqu'une société mesure sa propre grandeur à l'aune de sa puissance financière, elle en vient à confondre civilisation et domination, humanité et rentabilité. Or l'histoire mont-

re que l'accumulation des richesses n'a jamais constitué, en elle-même, un critère de civilisation. Elle dit quelque chose des rapports de force, rarement de la qualité du lien social, du sens accordé à la vie humaine ou de la capacité à reconnaître l'autre dans sa dignité. En érigeant l'argent en valeur suprême, on déplace silencieusement le débat : les peuples ne sont plus jugés sur ce qu'ils transmettent ou sur la manière dont ils organisent le vivre-ensemble, mais sur ce qu'ils possèdent ou produisent.

C'est à ce point précis qu'opère un glissement rhétorique décisif. En vidant la notion de civilisation de sa profondeur historique et humaine, on la rapproche insidieusement de l'idée d'intelligence. Le raisonnement implicite devient alors le suivant : un peuple jugé insuffisamment instruit ou éduqué serait réputé incapable d'accéder à l'intelligence, et, par extension, inapte à la civilisation. Cette chaîne argumentative repose sur une confusion majeure. La culture n'est pas un indicateur d'intelligence, pas plus que l'accès inégal à l'éducation ne constitue une preuve d'incapacité intellectuelle. Les critères de l'intelligence sont profondément situés, construits à partir de référentiels culturels dominants. Les ériger en normes universelles revient à transformer une diversité humaine en hiérarchie artificielle.

Ce type de discours révèle moins une analyse du monde qu'une volonté de classification. En ramenant des millions d'individus à une supposée déficience collective, il efface les trajectoires singulières, les contributions sociales, les dynamiques diasporiques et les réussites concrètes. Il installe une vision du monde où l'altérité cesse d'être une richesse pour devenir un soupçon.

Un autre élément retient l'attention : ce langage, longtemps cantonné aux régimes autoritaires ou à des figures ouvertement despotiques, circule désormais dans des espaces politiques qui se revendiquent de la démocratie. Ce déplacement n'est pas anodin. Il témoigne d'une transformation des normes du discours public, où la brutalité verbale gagne en

acceptabilité et où la désignation d'un peuple comme problème devient un outil de communication.

Ce type de discours n'affecte pas seulement les peuples directement visés. Il redéfinit silencieusement les frontières du dicible, autorise de nouvelles exclusions symboliques et fragilise le principe même d'universalité sur lequel reposent les démocraties contemporaines. À ce titre, il concerne chacun, bien au-delà de la cible momentanément désignée.

La question posée engage alors l'avenir de nos sociétés, et notamment celui de l'Europe. Lorsqu'un langage déshumanisant s'installe durablement, il façonne les imaginaires collectifs avant de peser sur les décisions politiques. L'histoire européenne rappelle combien la dégradation des mots précède toujours celle des principes et des actes. Elle rappelle aussi que la force morale du continent s'est construite dans l'affirmation progressive de valeurs partagées : la dignité humaine, l'égalité des êtres, la responsabilité à l'égard de l'autre.

Face à cette évolution, il ne s'agit ni de s'enfermer dans une posture victimaire ni de répondre par la surenchère. Il s'agit de maintenir une exigence : celle d'un langage précis, d'un regard lucide, d'un refus constant des raccourcis. Une civilisation digne de ce nom se reconnaît moins à sa capacité d'imposer qu'à sa manière de considérer les plus éloignés, les plus fragiles, les moins puissants. Lorsque cette vague atteindra pleinement nos sociétés — car elle progresse déjà — la réponse ne viendra ni de l'indignation seule ni du repli, mais d'un effort collectif pour réinstaller au cœur du débat public un ordre fondé sur les valeurs universelles et humanistes, celles qui reconnaissent en chaque peuple, sans exception, une part pleine et entière de l'humanité.



Laïcité ~

49 | ARGENT, RELIGION ET RÉPUBLIQUE : QUAND LE CULTE DEVIENT ÉCONOMIQUE

Par Cheikh Khaled Larbi

*On a séparé l'autel du pouvoir,
On a protégé la foi du regard,
Mais dans le silence des lois et des discours,
Un autre culte s'est imposé sans détour.*

La laïcité française repose sur un principe clair : la neutralité de l'État et la liberté de conscience. Elle ne combat pas la foi, elle empêche qu'une croyance domine l'espace public. Mais une question demeure, rarement posée sans malaise : la République se protège-t-elle uniquement des religions visibles, tout en laissant prospérer des cultes invisibles, plus puissants encore ?

LA LAÏCITÉ : UN CADRE, PAS UNE IDÉOLOGIE

La loi de 1905 ne vise ni à effacer le religieux ni à l'humilier. Elle vise à garantir que l'État ne privilégie aucune croyance et que chaque citoyen reste libre de croire ou de ne pas croire.

Jean Baubérot, historien de la laïcité, rappelle que celle-ci n'est pas une arme contre les convictions, mais un outil de coexistence pacifique. Elle protège la pluralité, elle ne fabrique pas une morale unique. Pourtant, dans la pratique contemporaine, certaines croyances semblent moins interrogées que d'autres.

QUAND L'ARGENT DEVIENT VALEUR DOMINANTE

L'argent n'est pas une religion au sens classique, mais il fonctionne souvent comme une norme suprême. Il dicte les rythmes, hiérarchise les existences, attribue reconnaissance ou invisibilité. La philosophe Hannah Arendt aversait déjà qu'une société qui absolutise la production et la consommation finit par réduire l'humain à sa fonction économique.

Le sociologue Pierre Bourdieu parlait, lui, d'une violence symbolique : celle qui fait passer l'ordre économique pour naturel, indiscutable, presque sacré. Ce culte-là ne possède ni dogme officiel ni clergé déclaré, mais il exige performance, rentabilité, adaptation constante. Et surtout, il n'admet pas la critique morale.

INÉGALITÉS ET PRESSION ÉCONOMIQUE

Dans l'espace public républicain, on débat volontiers des signes religieux, mais beaucoup moins des signes de domination économique. Pourtant, les inégalités fragilisent la liberté réelle. Comment parler de choix libre quand la survie matérielle devient obsession ?

L'économiste Amartya Sen rappelle que la liberté n'est pas seulement l'absence de contrainte juridique, mais la capacité concrète de vivre dignement. Sur ce point, la critique islamique de l'idolâtrie de l'argent rejoint une réflexion éthique universelle.

L'ISLAM : UNE VOIX CRITIQUE COMPATIBLE AVEC LA RÉPUBLIQUE

L'islam ne demande pas à gouverner l'État, ni à imposer une loi religieuse dans l'espace public français. Il propose une critique morale de toute absolutisation : celle du pouvoir, de l'ego, ou de la richesse. Le Coran met en garde contre l'illusion de sécurité procurée par l'accumulation, non pour imposer une foi, mais pour rappeler la fragilité humaine. Comme le souligne la philosophe Soumaya Mestiri, la spiritualité peut nourrir une éthique civique sans jamais menacer la neutralité de l'État. Critiquer l'idolâtrie de l'argent n'est donc pas un prêche religieux, mais une contribution au débat démocratique.

UNE RÉPUBLIQUE PLUS COHÉRENTE

La laïcité protège les citoyens de l'emprise des religions institutionnelles. Mais une République mature doit aussi savoir interroger les puissances économiques lorsqu'elles dictent les valeurs, les priorités et parfois les vies. Le penseur Edgar Morin rappelait que l'économie doit rester un moyen, jamais une fin. Sans cela, le risque est clair : remplacer un dogme par un autre, plus discret, mais plus total.

La laïcité protège de l'emprise des religions, et c'est là sa noblesse et sa mission. Mais si l'on tait le pouvoir de l'argent-roi, qui protégera la conscience du citoyen, quand le profit devient foi ?

L'argent au cœur du pouvoir : comment la richesse façonne les gouvernances de demain

PAR AMINE BENROCHD

Le Prophète a dit : « *La richesse ne consiste pas à avoir beaucoup de biens, mais à avoir un cœur riche* » (Ibn Majah). Dans un monde où les fortunes des milliardaires ont bondi de plus de 16 % en 2025, atteignant un record historique de 18,3 trillions de dollars selon le rapport Oxfam publié en janvier 2026, la question de l'influence de l'argent sur les systèmes de gouvernance n'a jamais été aussi pressante.

Cette croissance, trois fois plus rapide que la moyenne des cinq années précédentes, s'accompagne d'une concentration inédite du pouvoir économique : le nombre de milliardaires a dépassé les 3 000 pour la première fois, tandis que la pauvreté persiste et que les inégalités s'aggravent.

Au-delà des chiffres, cette dynamique interroge profondément les modes de gouvernance à venir : l'argent deviendra-t-il le principal architecte des décisions politiques, ou pourra-t-il être canalisé vers plus de justice et d'équité ? En France, première communauté musulmane d'Europe (environ 6-7 millions), des fonds souverains du Golfe investissent dans le sport (PSG), l'immobilier ou les médias musulmans, illustrant comment la richesse façonne aussi les dynamiques communautaires.

L'Islam, qui considère la richesse comme un dépôt divin (amana) à gérer avec responsabilité – « Ceux qui thésaurisent l'or et l'argent et ne les dépensent pas dans le sentier d'Allah, annonce-leur un châtiment douloureux » (Coran, At-Tawba 9:34) –, offre un cadre éthique pour réfléchir à cette réalité. L'argent n'est ni bon ni mauvais en soi ; c'est son usage qui détermine s'il sert la communauté (umma) ou la divise.

Dans ce qui suit, nous retracerons d'abord le rôle historique de la richesse, puis nous analyserons les modèles contemporains (Occident et



Golfe), avant d'esquisser des pistes islamiques concrètes pour demain à partir de faits et de tendances vérifiables, afin de répondre à une question centrale : comment la richesse redessine-t-elle les contours du pouvoir et que peut-elle impliquer pour l'avenir ?

L'héritage historique : l'argent, compagnon discret mais constant du pouvoir

Des empires antiques aux révolutions industrielles

Cette question n'est pas nouvelle. L'histoire montre que l'argent a toujours exercé une influence sur les formes de gouvernance, bien avant l'ère moderne.

Dans la Rome antique, les patriciens riches finançaient les campagnes électorales et influençaient le Sénat par des prêts et des faveurs, un mécanisme analysé entre autres par Polybe - historien grec du II^e siècle av. J.-C.

Au XIX^e siècle, aux États-Unis, les « barons voleurs » du rail - magnats du rail comme Vanderbilt - et de l'industrie dictaient souvent les lois économiques grâce à leur contrôle des capitaux.

Modèles islamiques et contemporains

Plus près de nous, les monarchies du Golfe ont vu leur gouvernance modelée par les revenus pétroliers : les fonds souverains, comme celui de la Norvège (utilisé pour des investissements éthiques et durables), illustrent comment la richesse peut stabiliser un régime tout en posant des questions de transparence et de diversification économique.

Dans le monde musulman historique, l'institution du waqf sous les califats abbassides offrait un contre-modèle : la richesse privée finançait mosquées, écoles et hôpitaux de manière pérenne, sans enrichissement personnel illicite, un système salué par des penseurs comme Ibn Khaldoun pour son rôle dans la cohésion sociale.

L'interdiction coranique de l'usure (riba, Coran 2:275) et l'obligation de la zakat visaient précisément à empêcher que l'argent ne devienne un outil de domination.

Ces exemples rappellent que la concentration excessive de richesses a souvent conduit à des instabilités, tandis que des mécanismes de redistribution ont renforcé la légitimité des gouvernants.

Aujourd'hui, l'Indice de perception de la corruption de Transparency International (dernière édition 2024, publiée en 2025) confirme que les pays où le financement politique est peu régulé affichent souvent des scores plus bas, soulignant un lien persistant entre opacité financière et fragilité institutionnelle.

Les mécanismes actuels : quand l'argent devient levier direct

Le poids du lobbying et du financement politique

Dans le monde contemporain, l'influence de l'argent s'exerce via des canaux concrets et mesurables. Aux États-Unis, les données d'OpenSecrets.org sur le cycle électoral 2024 montrent que les plus gros donateurs – souvent des milliardaires ou des entités corporate – financent massivement les campagnes et les



Ph © shironosov

groupes d'influence extérieure, concentrant le pouvoir décisionnel. Le lobbying des multinationales, notamment dans les secteurs tech et énergie, pèse lourd sur les régulations : en Europe, des scandales comme le Qatargate ont révélé comment des fonds étrangers peuvent influencer directement les institutions.

En Afrique, les investissements chinois massifs ont parfois modifié les priorités des gouvernements locaux, entre infrastructures bénéfiques et risques de dépendance, comme le soulignent des rapports de l'ONU.

La finance islamique comme alternative

Du côté musulman, la finance islamique offre des pistes alternatives. En Malaisie, leader mondial selon le State of the Global Islamic Economy Report 2025, les principes de musharaka (partenariat) et de sukuk soutiennent une croissance économique plus inclusive, influençant positivement les politiques publiques.

Les banques islamiques, en évitant la spéculation excessive, contribuent à une gouvernance plus ancrée dans l'économie réelle. Pourtant, de nombreux pays musulmans restent endettés auprès d'institutions conventionnelles, posant la question de la compatibilité avec les principes sharia.

Le rapport sur la dette globale du FMI (mises à jour 2025) indique que la dette mondiale non financière approche des 346 trillions de dollars selon l'IIF, avec des niveaux records qui limitent la souveraineté des États et augmentent la vulnérabilité aux créanciers privés.

Vers l'avenir : scénarios entre ploutocratie et démocratisation

Risques d'une concentration accrue du pouvoir

Les projections dessinent des futurs contrastés. Le Global Risks Report 2026 du Forum économique mondial place l'inégalité comme le risque le plus interconnecté pour la deuxième année consécutive, alimentant polarisation sociale, populismes et érosion des droits. Dans un scénario pessimiste, la concentration de richesses pourrait mener à des formes de plou-

tocratie, où les décisions climatiques, technologiques (IA, espace) ou géopolitiques sont dictées par une poignée d'acteurs privés – pensons aux investissements massifs dans l'espace par des entreprises privées influençant déjà les normes internationales.

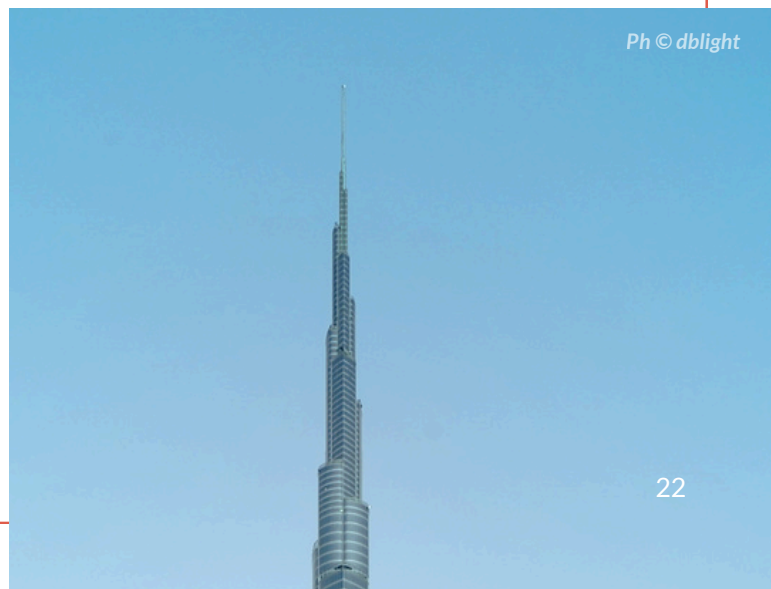
Opportunités de démocratisation via l'innovation

À l'opposé, des innovations comme la blockchain et les cryptomonnaies décentralisées (expériences en Estonie ou au Salvador) pourraient démocratiser l'accès au pouvoir économique, réduisant les intermédiaires. Les fonds philanthropiques, y compris ceux de milliardaires musulmans engagés dans l'aide au développement, montrent que la richesse peut servir des causes globales, comme la transition écologique.

Ancrage islamique dans le contemporain : la shura moderne

Cependant, cette opposition entre ploutocratie et démocratisation n'est pas absolue ; des modèles hybrides émergent, intégrant des principes éthiques pour nuancer les extrêmes. Dans une perspective islamique, des modèles inspirés de la shura (consultation) et de l'économie participative pourraient émerger : la finance islamique, en croissance résiliente selon S&P Global (2025-2026), pourrait inspirer des gouvernances plus équitables, où l'argent sert l'intérêt collectif sans *riba* ni gaspillage.

Par exemple, en Jordanie, le Sénat – chambre haute du parlement composée de 69 membres nommés par le roi – incarne une forme contem-



poraine du principe de shura, en fournissant un cadre consultatif pour débattre et réviser les lois, alignant ainsi la gouvernance monarchique avec des éléments de consultation collective.

Le Coran met en garde contre la fitna née des divisions matérielles (Coran 8:25) : une gouvernance future saine exigerait des régulations internationales renforcées sur le financement politique et une éthique de responsabilité partagée.

En conclusion

Les modes de gouvernance de demain se dessinent déjà dans la manière dont l'argent circule, s'accumule ou se dissimule aujourd'hui. Là où il s'impose sans contrepoids, il transforme l'autorité en gestion d'intérêts et la politique en administration des puissants. Là où il est régulé, orienté et rendu redevable, il peut au contraire devenir un instrument de stabilité et de cohésion.

La tradition islamique rappelle que le pouvoir n'est légitime que s'il accepte des limites. En plaçant la richesse sous le régime de l'amanah, elle refuse qu'elle devienne souveraine. Gouverner, dans cette perspective, ne consiste pas à capter les flux financiers, mais à empêcher qu'ils ne capturent les consciences, les institutions et le droit.

À l'heure où les États partagent de plus en plus leur pouvoir avec des acteurs économiques transnationaux, la question n'est donc pas seulement économique ou technique. Elle est morale et politique : quel type d'ordre voulons-nous produire lorsque l'argent précède la décision ?

Penser l'avenir exige alors un déplacement : redonner au politique sa fonction d'arbitrage éthique, et à l'économie son rôle de service. C'est à cette condition que l'argent cessera d'être un principe de domination pour redevenir un moyen parmi d'autres, au service d'un ordre juste.

Car une gouvernance durable ne se mesure pas à la richesse qu'elle concentre, mais à sa capacité à empêcher que cette richesse ne devienne le dernier juge.





Actualités

de la Grande Mosquée de Paris

du 22 au 28 janvier 2026

22
janv.

Le recteur reçoit Syed Kalim Nizami

Le recteur Chems-eddine Hafiz a eu le plaisir d'accueillir Syed Kalim Nizami, représentant de la communauté du dargah de Nizamuddin Auliya en Inde, qu'il avait déjà reçu il y a un an. Ils ont échangé sur l'organisation d'actions communes.



Ph © Guillaume Sauloup

24
janv.

Formation des imams et mourchidates : week-end d'examens

Un week-end d'examens de fin de trimestre pour les étudiants de la formation des imams et des mourchidates que la Grande Mosquée de Paris organise dans plusieurs villes en France, comme ici aux Mureaux : travail, réflexion et engagement au service de la religion et de la société. Bravo à eux pour leur persévérance.



26
janv.

Date de la Nuit du Doute déterminant le début du mois de Ramadan 2026-1447/H

La commission religieuse chargée de déterminer et d'annoncer la date du début du mois béni de Ramadan 1447/H en France se réunira à la Grande Mosquée de Paris le mardi 17 février 2026 à 18h, correspondant au 29 Chaâbane 1447/H.

La commission religieuse prendra en compte les observations de la nouvelle lune ainsi que les résultats des calculs astronomiques. La Grande Mosquée de Paris préserve la tradition de la Nuit du Doute pour l'unité des musulmans.

En ce mois de Chaâbane, nos concitoyens musulmans de France sont invités à multiplier les actes d'adoration et de générosité afin d'accueillir, avec le cœur et l'esprit, le prochain mois de Ramadan.

Chems-eddine HAFIZ

Recteur de la Grande Mosquée de Paris



Ph © Guillaume Sauloup

Des vœux pour lancer notre centenaire

retour sur une
cérémonie riche en
histoire et en couleurs

Par Nassera Benamra

« L'UNITÉ ET LE VIVRE-ENSEMBLE
À L'HONNEUR »

A LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS, ENTRE NOUVEL AN ET CENTENAIRE

Mardi 27 janvier, la Grande Mosquée de Paris n'était pas simplement ouverte : elle vibrait de fête. Le hall du patio était bondé, et plus de cinq cents personnes avaient répondu à l'invitation du recteur, Chems-eddine Hafiz. Ce soir-là, toutes les différences semblaient s'effacer : représentants de diverses religions, élus, personnalités culturelles et simples visiteurs étaient assis côte à côte, dans un esprit de joie, de respect et de partage.

Aux côtés de la conseillère du Président de la République, on remarquait la maire du 5^e arrondissement, des responsables locaux, des élus, d'anciens ministres, ainsi que des représentants des ministères de l'Intérieur et des Affaires étrangères. Journalistes et intellectuels se mêlaient à des familles venues en nombre pour fêter le Nouvel An. Une soirée qui mêlait tradition, spiritualité, ouverture cul-



Ph © Omar Boulkroum

turelle et nouvelles technologies de communication.

À 18h30, Cheikh Rachid, imam et prêcheur, est monté sur scène pour ouvrir la cérémonie par la récitation de versets du Coran. Les lumières tamisées et la mise en scène délicate ont donné à ce moment une solennité qui touchait chacun des participants. L'atmosphère était à la fois intime et majestueuse, un équilibre parfait entre recueillement et célébration moderne.

La maire du 5^e arrondissement, Florence Berthout, a ensuite pris la parole. Habituee des invitations du recteur, elle a souligné son émerveillement devant l'ampleur de la foule et la qualité des préparatifs. Elle a rappelé que la Grande Mosquée n'est pas seulement un lieu de culte, elle est un repère culturel et touristique majeur, un espace de rayonnement et de vie au cœur du 5^e arrondissement.

Monsieur Khaled Bentounès, président de l'Association Internationale Soufie, a lui aussi pris la parole. Avec chaleur et conviction, il a insisté sur la valeur de chaque être humain, quel que soit son origine, et sur l'importance de vivre ensemble en paix. Pour lui, l'islam est un appel à la miséricorde et à l'ouverture, jamais en contradiction avec le respect et la coopération entre les communautés.

Entre les discours, des projections documentaires retraçaient l'histoire de la mosquée, de sa construction aux visites officielles de personnalités internationales, du roi d'Égypte à la reine de Jordanie, jusqu'au Premier ministre de Malaisie. Quelques minutes suffisaient à rappeler l'importance historique et symbolique de ce lieu, ancré au cœur de la République française.

Ensuite, ce fut le tour du recteur Chems-eddine Hafiz pour monter à la tribune. Il a parlé de la mosquée non seulement comme lieu de prière, mais aussi comme espace de mémoire et d'architecture, propice à la sérénité et à la réflexion. Il a rendu hommage aux victimes de la violence et évoqué notamment Aboubaker Cissé, assassiné à la suite d'actes motivés par le racisme et la « musulmanophobie », insistant sur l'importance d'utiliser ce terme précis, pour décrire la discrimination et la haine ciblant les citoyens musulmans en France.

Dans son discours, le recteur a mis en lumière les valeurs fondamentales de l'islam : ouverture, dialogue, coopération et engagement citoyen. Il a rappelé que les musulmans sont des acteurs actifs de la société française, contribuant au tissu social et culturel à travers des initiatives favorisant la paix et la compréhension mutuelle.

Avant la fin de la cérémonie, Guillaume Sauloup et Narriman Khalef ont été invités sur scène pour présenter en détail le programme des festivités du centenaire. Ils ont dévoilé les temps forts de l'année, annonçant les événements officiels et culturels qui ponctueront cette célébration exceptionnelle, accompagnée de la présentation du logo en 3D du centenaire, « 100 de lumières »

La cérémonie s'est conclue par les vœux chaleureux du recteur pour la nouvelle année, dans une atmosphère de convivialité, d'espoir et d'unité.





Ph. Omar BOULKROUM

« MÉMOIRE, DIGNITÉ ET ENGAGEMENT »

RETOUR SUR LE DISCOURS DU RECTEUR DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

Dans son discours de début d'année, le recteur Chems-eddine Hafiz a invité à la réflexion et à l'action. Il a évoqué les drames de 2025, la mémoire des victimes de violences, l'importance de nommer et de combattre l'islamophobie, qu'il préfère appeler « musulmanophobie », et la responsabilité morale de chacun face aux injustices et aux défis contemporains. Tout au long de son allocution, certains mots et idées reviennent : tels que « *mémoire, dignité, courage, responsabilité, égalité, paix, engagement, société, musulmans, violence, islamophobie* ». Leur répétition n'est pas un hasard, mais elle structure le discours et souligne son urgence et sa profondeur.

Hommage aux victimes

Le recteur commence par rappeler la tragédie vécue par Aboubakar Cissé et Hichem Meraoui : « *La douleur a porté un nom : Aboubakar. Par un matin d'avril, dans une petite ville des*

Cévennes, un homme s'est incliné devant Dieu, simplement, paisiblement, dans l'exercice le plus intime de sa liberté de conscience : 56 coups de couteau l'ont abattu. Il s'appelait Aboubakar Cissé. Il s'appelait aussi Hichem Meraoui. Ils ont été tués par un mal qui ne relève ni du hasard, ni de l'opinion, ni du débat. Ils ont été victimes d'une haine dirigée contre des femmes et des hommes en raison de leur foi, réelle ou supposée. »

Les mots violence, mémoire, paix apparaissent à plusieurs reprises. Cette répétition n'est pas mécanique, elle crée un poids émotionnel et insiste sur l'importance de ne jamais oublier ces tragédies. Le passage souligne que la mémoire des victimes est un moteur pour l'action et le courage moral.



Ph © Omar Boulkroum

Nommer l'injustice

Ici, Maître Hafiz insiste sur la nécessité de désigner clairement la discrimination : « Nous l'appelons islamophobie : j'ai proposé de l'appeler musulmanophobie. Il ne suffit pas de nommer cette réalité : notre société doit avoir le courage de la regarder en face. »

L'usage répété d'islamophobie, musulmanophobie, société, courage montre que le recteur veut que chacun reconnaisse le problème et assume sa part de responsabilité. L'analyse qualitative révèle que ce segment du discours fait le lien entre constat et mobilisation citoyenne.

L'égalité républicaine et la dignité

Chems-eddine Hafiz rappelle l'engagement concret de la Grande Mosquée : « Quand nos concitoyens sont exposés à la discrimination, c'est l'égalité républicaine elle-même qui est fragilisée. Avec exigence, la Grande Mosquée de Paris n'est pas restée silencieuse. Elle a publié un premier Observatoire des discriminations envers les musulmans de France en septembre 2025. Ce travail rigoureux a permis de donner une visibilité à des vérités que l'on refuse de dire. L'égalité ne se proclame pas seulement, elle se protège et se fait vivre. Les musulmans de France répondent à ces épreuves avec dignité. »

Les mots égalité, musulmans, dignité, protéger se répètent de manière naturelle. L'analyse montre que le discours lie valeurs spirituelles et actions concrètes, et souligne le rôle des musulmans dans le renforcement de l'égalité et du vivre-ensemble.



Ph © Omar Boulkroum

Vigilance face aux discours de haine

Il met en garde contre la banalisation de l'exclusion : « Lorsque certains discours viennent à banaliser l'exclusion ou à convoquer des mots indignes de notre passé, les valeurs humanistes de la France sont trahies. Ces derniers jours encore, un chroniqueur parlait d'organiser des "rafles contre les étrangers". À quel moment avons-nous perdu l'héritage de nos ancêtres qui écrivirent la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen ? En quel endroit notre conscience collective s'est-elle assoupie ? Nous appelons au sursaut moral : la République ne peut pas se complaire avec ceux qui veulent diviser et déshumaniser l'avenir. »

Les mots : discours, valeurs, humanistes, société, République se répètent subtilement pour insister sur la responsabilité collective et la nécessité de protéger l'intégrité morale de la société.



Ph © Omar Boulkroum

Paix, courage et responsabilité

Le premier responsable de la Grande Mosquée de Paris élargit la réflexion à l'échelle universelle : *«Au-delà de nos frontières, le monde semble se recomposer sans foi ni loi. Des vies innocentes sont fauchées : nous confions leurs âmes à la miséricorde de Dieu. Quand la violence décide, l'humanité recule. La paix n'est pas une faiblesse. Elle est un courage. Elle est une responsabilité.»*

La répétition de paix, courage, responsabilité traduit que la paix est un engagement actif, pas une simple idée. L'analyse montre que ces passages relient valeurs spirituelles et responsabilité sociale.

Le rôle concret des musulmans et de la Grande Mosquée

Le recteur évoque le rôle social et spirituel des musulmans : *«Dans leur domaine, dans le respect de la laïcité, les religions ont le devoir de rappeler la valeur sacrée de chaque vie humaine. Les musul-*

mans ne peuvent pas être absents face aux grands défis de notre temps : la précarité, la solitude, les crises humanitaires, la crise écologique.»

Il mentionne aussi le rôle des imams, les formations et les travaux menés par la mosquée, soulignant que les musulmans ont un rôle actif dans le tissu social, sans stigmatisation ni exclusion. L'analyse qualitative montre que le discours combine engagement spirituel et citoyen.

Il transmet dans son discours un message mobilisateur : *«Toute atteinte à l'un est une blessure faite à tous, et la Grande Mosquée défendra en toute circonstance ceux qui sont diminués, insultés, meurtris parce que chrétien, parce que juif, parce que musulman, ou en raison de toute autre appartenance.»*

Les mots : mémoire, engagement, dignité, dialogue, société se répètent et créent un fil conducteur. L'analyse révèle que le discours lie mémoire des victimes, responsabilité morale et action concrète, et insiste sur le rôle central des musulmans dans la société française.

DANS LES COULISSES DE LA CÉRÉMONIE DES VŒUX DU RECTEUR

Quelques heures avant le début de la cérémonie de présentation des vœux du recteur de la Grande Mosquée de Paris, Chems-eddine Hafiz, à l'occasion de la nouvelle année, le patio de la mosquée ressemblait à un véritable atelier en pleine activité.

Des groupes de techniciens s'affairaient, pendant que les participants répétaient et que les derniers ajustements étaient effectués. Les ultimes retouches étaient en cours. Tout devait être prêt, parfaitement réglé. Le compte à rebours avait commencé. Le recteur et le direc-

teur général étaient présents personnellement pour suivre les préparatifs, étape par étape.

Les moyens mobilisés étaient importants. Habituellement, le nombre d'invités pour ce type d'événement reste limité et la salle de l'Émir Abdelkader suffit largement. Mais cette année, la cérémonie réunissait en réalité deux occasions, les vœux de la nouvelle année, mais aussi l'annonce du lancement des festivités du centenaire de la mosquée, avec la présentation d'un programme prévu tout au long de l'année 2026.

À 16h30, tout le monde était en place. Les essais étaient terminés, les chaises installées selon le nombre d'invités, le matériel technique également et les techniciens chacun dans son poste, et l'éclairage ajusté avec précision.

À 17h30, les invités ont commencé à arriver. Les places étaient réservées et portaient le nom

de leurs occupants. Responsables, personnalités politiques, représentants religieux de différentes confessions, intellectuels... tous se retrouvaient dans une atmosphère de joie et d'élégance, portée par la grandeur du lieu et par des moyens techniques de haut niveau. Dès le début, on sentait que cette cérémonie

n'avait rien d'ordinaire. Tout avait été préparé avec soin, une mise en scène réussie, des lumières bien pensées, une ambiance presque cinématographique, et une organisation moderne, dans l'air du temps. Ce n'était pas seulement une cérémonie de vœux, mais un moment à part, conçu pour marquer les esprits.

« JE CROIS QUE TOUS LES CULTES SONT
REPRÉSENTÉS CE SOIR »

LE MOT DE FLORENCE BERTHOUT, MAIRE DU 5^E ARRONDISSEMENT

Lors de la cérémonie de vœux organisée récemment, Florence Berthout, maire du 5e arrondissement, a été surprise par l'ampleur de l'événement. « Monsieur le recteur, quand vous m'avez proposé de prendre la parole, je pensais que ce serait une modeste cérémonie avec une cinquantaine de personnes. Mais en entrant dans cette magnifique mosquée, je me suis rendu compte qu'il s'agissait d'un véritable palais des mille et une nuits », a-t-elle dit dans son discours, évoquant l'émotion suscitée par la grandeur et la beauté du lieu.

La maire a rappelé l'histoire de la Grande Mosquée de Paris, inaugurée le 15 juillet 1926 par le président Gaston Doumergue. Érigée au cœur du Quartier Latin, cette imposante bâtisse au style hispano-mauresque rend hommage aux milliers de soldats musulmans tombés pour la France pendant la Première Guerre mondiale. Mais, comme l'a souligné Florence Berthout, la mosquée dépasse sa fonction commémorative : « Elle attire le regard, par sa beauté architecturale, mais surtout par une atmosphère unique. Le patio, les arcades finement sculptées, les murs couverts de zelliges et de mosaïques, ainsi que les jardins luxuriants offrent

un véritable dépaysement au cœur de notre arrondissement. »

Un siècle après sa construction, a rappelé la maire du 5e arrondissement, la Grande Mosquée de Paris n'est plus seulement un lieu de prière et de recueillement. Elle s'est aussi affirmée, au fil des années, comme un véritable espace de médiation, de dialogue interreligieux et d'ouverture. À travers une programmation riche, conférences, expositions, rencontres, sans oublier le prix du livre de la Grande Mosquée, le lieu accueille bien au-delà des fidèles. Riverains, visiteurs, touristes, curieux de passage... chacun peut y entrer, découvrir, échanger et se laisser toucher par ce que ce monument transmet.

« Cette grande mosquée est devenue un lieu de médiation et de dialogue interreligieux et d'ouverture sur le monde », a-t-elle souligné, insistant sur ce rôle précieux que joue aujourd'hui la Mosquée dans le rayonnement culturel du 5e arrondissement, et plus largement de Paris.



Ph © Omar Boulkroum







Paroles du Minbar

**LE RÉSUMÉ DU PRÊCHE
DU VENDREDI**
TROIS MOIS DURANT LESQUELS
LES PORTES DU CIEL S'OUVRENT

23
janv.

Par Cheikh Rachid Benchikh



Louange à Allah, Celui qui ouvre les cœurs à la foi, qui élève les âmes par l'obéissance et qui guide vers les sentiers de la droiture. Nous Le louons, nous implorons Son pardon et nous cherchons refuge auprès de Lui contre le mal de nos âmes et contre nos mauvaises actions. Celui qu'Allah guide, nul ne peut l'égarer, et celui qu'Il égare, nul ne peut le guider. J'atteste qu'il n'est de divinité digne d'adoration qu'Allah, l'Unique, sans associé, et j'atteste que Mohamed est Son serviteur et Son Messenger. Qu'Allah prie sur lui, sur sa famille et sur ses compagnons, et qu'Il les comble de paix jusqu'au Jour du Jugement.

Serviteurs d'Allah,

Craignez Allah comme Il doit être craint, dans le secret comme en public, dans l'aisance comme dans l'épreuve. Car celui qui craint son Seigneur, Il le protège ; celui qui s'en remet à Lui, Il lui suffit, et celui qui revient vers Lui avec sincérité, Il l'élève et l'honore.

Nous traversons des mois bénis, des mois que le Très-Haut a distingués par Sa sagesse : Rajab, Chabane et Ramadhan. Ce ne sont pas de simples repères du temps, mais des étapes spirituelles, des portes ouvertes entre la terre et le ciel, des occasions offertes au croyant pour revenir vers son Seigneur.

Le premier de ces mois est Rajab, l'un des mois sacrés. Pendant ce mois Allah a honoré Son Prophète ﷺ par le voyage nocturne et l'ascension céleste. C'est durant cette nuit bénie que la prière fut prescrite, afin qu'elle devienne un lien constant entre le serviteur et son Seigneur. La prière n'est pas une contrainte pesante, mais une élévation de l'âme, une purification du cœur, une rencontre avec Allah. Allah, Exalté soit-Il, dit : « Accomplis la prière pour Mon rappel ». Elle est rappel avant d'être mouve-

ment, présence du cœur avant d'être geste. Celui qui la préserve trouve dans sa vie lumière, stabilité et sérénité.

Puis vient Chabane, le mois de la préparation, le mois où les œuvres sont élevées vers Allah. Le Prophète ﷺ y multipliait le jeûne et les actes d'adoration. Lorsqu'on l'interrogea à ce sujet, il répondit : « *C'est un mois que les gens négligent entre Rajab et Ramadhan, et c'est un mois durant lequel les œuvres sont élevées vers le Seigneur des mondes ; j'aime que mes œuvres soient élevées alors que je jeûne.* » (Rapporté par Abou Dâwoud et an-Nassâï). C'est un mois d'introspection, de purification intérieure, de retour sincère vers Allah, afin d'accueillir Ramadhan avec un cœur vivant.

Puis arrive Ramadhan, le mois béni, le mois du Coran, le mois durant lequel la Parole d'Allah fut révélée comme guide pour l'humanité et lumière pour les cœurs. C'est un mois où les portes du ciel s'ouvrent, où les portes du Paradis s'ouvrent, et où les portes de l'Enfer se ferment. Le Prophète ﷺ a dit : « *Lorsque Ramadhan arrive, les portes du ciel s'ouvrent, les portes de l'Enfer se ferment et les démons sont enchaînés.* » (Rapporté par Mouslim). Ramadhan n'est pas un mois de faim et de fatigue, mais un mois de proximité, de purification et d'élévation spirituelle. C'est un mois où les cœurs se rapprochent d'Allah et où les âmes retrouvent leur direction.

DEUXIÈME PRÊCHE

Louange à Allah, à qui revient toute louange. Que la prière et la paix soient sur le Prophète élu, sur sa famille et sur ceux qui suivent sa voie avec droiture.

Ô serviteurs d'Allah,

Sachez que la foi en l'invisible n'est ni une fuite du réel ni un refuge illusoire. Elle est la lumière qui donne sens à l'épreuve. Sans elle, la souffrance devient absurde, le sang versé n'est plus qu'un chiffre, et l'injustice une fatalité aveugle. Croire au voyage nocturne, à l'élévation des œuvres et à la révélation du Coran, ce n'est pas s'évader du monde, mais comprendre que les lois d'Allah gouvernent la

réalité et que rien n'échappe à Sa sagesse.

Et si nos frères sont aujourd'hui éprouvés à Ghaza et au Soudan, notre devoir ne s'arrête pas à l'émotion. L'islam ne se contente pas de larmes sans action, ni d'une foi sans engagement. Chacun est responsable selon ses moyens.

Le premier devoir est l'invocation sincère, celle du cœur humble, prononcée dans la nuit et dans la prosternation, car le Prophète ﷺ a dit : « *Le serviteur est le plus proche de son Seigneur lorsqu'il est prosterné* ». Le deuxième devoir est le soutien par les biens, car secourir un opprimé, nourrir un affamé et soulager un malheureux font partie des œuvres les plus aimées d'Allah. Le troisième devoir est la parole droite et la fermeté morale : dire la vérité, refuser l'injustice, éduquer nos enfants dans la dignité et la conscience. Car se taire face à l'injustice est une défaite morale. Mais le devoir le plus essentiel reste la réforme de soi-même. La victoire ne vient pas par les discours, mais par la sincérité, la droiture et le retour vers Allah.

Ô Allah, Seigneur des cieux et de la terre, nous Te demandons de soulager nos frères éprouvés à Ghaza et au Soudan, de raffermir leurs cœurs, de protéger les innocents et de leur accorder secours, patience et délivrance.

Ô Allah, fais miséricorde à leurs martyrs, guéris leurs blessés, et remplace leur peur par la sécurité.

Ô Allah, accepte nos prières, élève nos œuvres, purifie nos cœurs et fais-nous atteindre Ramadhan dans la foi et la sincérité.

Je demande pardon à Allah pour moi-même et pour vous.

Demandez-Lui pardon, car Il est le Pardonneur, le Très Miséricordieux.



Récits célestes

73 | CHAABANE : LORSQUE LE CAP FUT REDRES- SÉ ET L'IDENTITÉ RETROUVÉE

Par Cheikh Abdelkader Belabdi

Ce jour-là, la ville ne connut ni événement visible ni scène de célébration que l'on raconterait dans les assemblées. La prière se déroulait, les rangs étaient ordonnés, les cœurs plongés dans le recueillement. Puis survint le basculement. Aucun tumulte ne l'annonça, aucun commentaire ne le suivit ; pourtant, une direction changea, et avec elle quelque chose de plus profond que l'orientation elle-même. En un instant, les corps se tournèrent dans la prière, et avec eux se redressa le sens de l'appartenance, comme si l'Histoire avait choisi d'écrire son nouveau chapitre dans le silence.

L'ordre divin descendit dans un verset bref, mais suffisant pour infléchir le destin d'une communauté entière : « *Nous te voyons tourner ton visage vers le ciel ; Nous te tournerons donc vers une direction qui te satisfera.* »

Ce verset n'était pas une simple indication de l'espace, mais la réponse à une longue attente et l'annonce de la fin d'une étape. Car le changement ne survint pas brusquement : il advint lorsque le moment fut mûr, lorsque la communauté fut prête à assumer le sens d'une indépendance symbolique.

La Sunna a conservé la trace de ce tournant à travers un récit d'une grande portée symbolique, rapporté par Ibn 'Omar, qu'Allah l'agrée, lui et son père, qui dit : « *Alors que les gens accomplissaient la prière de l'aube à Quba', un*

homme vint à eux et dit : "Cette nuit, une révélation a été descendue au Messager d'Allah ﷺ, et il a reçu l'ordre de se tourner vers la Kaaba. Tournez-vous donc vers elle." Ils faisaient alors face à la Syrie, et ils se tournèrent aussitôt vers la Kaaba. » (rapporté par Mouslim).

Il n'y eut dans le récit ni commentaire, ni débat, ni attente d'une explication supplémentaire. L'annonce fut faite, et l'acte suivit aussitôt. Les fidèles se tournèrent dans leur prière, alors même qu'ils étaient entre station debout et inclinaison ; toute la rangée changea d'orientation en un seul instant. La prière ne fut ni interrompue ni reprise, comme si cette réponse immédiate faisait elle-même partie de l'adoration. Ici, ce n'est pas tant la jurisprudence qui est mise à l'épreuve que l'obéissance consciente.

Ph © SUMALI IBNU CHAMID

La première qibla s'inscrivait dans un cadre pédagogique transitoire, et non comme une étape définitive. Elle visait à former la communauté à l'obéissance, à l'inscrire dans la continuité des messages antérieurs, avant que ne lui soit accordé son symbole propre. Lorsque le changement advint, il n'abolit pas ce qui l'avait précédé : il en acheva simplement la fonction, avec retenue et sans rupture.

Car, dans la Révélation, les symboles ne sont jamais employés au hasard. Ils sont placés à un moment précis, pour une finalité donnée ; ils remplissent leur rôle éducatif, puis laissent place à une nouvelle étape, sans renier le passé ni le disqualifier. Dans la logique révélée, l'histoire ne s'efface pas : elle s'accomplit. Et les symboles ne sont pas méprisés, mais remplacés lorsque leur fonction arrive à son terme.

Le Coran a d'ailleurs explicitement souligné la dimension d'épreuve de ce changement lorsqu'il dit : « Nous n'avons établi la direction vers laquelle tu te tournais que pour distinguer celui qui suit le Messenger de celui qui se détourne sur ses talons. »

L'épreuve ne résidait pas dans la nouvelle orientation elle-même, mais dans l'acceptation du changement. Car la véritable constance ne se mesure pas à l'attachement figé à l'habitude, mais à la capacité de se mouvoir lorsque l'ordre survient. Celui qui suivait le sens ne s'est pas arrêté à la forme.

Que cet événement survienne au mois de Chabane n'a rien d'anodin. Chabane est un mois de transition, situé entre deux temps, préparant ce qui vient après. Avant que le jeûne ne soit prescrit, avant que le Ramadhan n'entre avec toute sa densité spirituelle et collective, il fallait d'abord fixer l'orientation. Car aucun chemin ne peut être rectiligne sans une boussole claire, et aucun acte d'adoration ne s'accomplit pleinement sans l'unité de direction.

Dans ce contexte, le changement de qibla apparut comme l'annonce discrète de l'achèvement de l'identité de la communauté musulmane. Elle ne cherchait plus sa référence hors d'elle-même : elle possédait désormais son propre centre, son orientation claire et son

symbole fédérateur. Il ne s'agissait pas d'un rejet du passé, mais d'un nouveau positionnement en son sein, une manière d'affirmer la continuité sans dissoudre la singularité.

Avec le temps, il apparut que cet événement, modeste dans sa forme, immense dans ses effets, constituait en réalité un véritable moment fondateur. Car la qibla n'est pas une simple direction géographique : elle est un point de convergence qui recompose la conscience collective, relie l'individu à la communauté, et la communauté à une finalité plus haute. Depuis ce jour, les musulmans partagent une même orientation vers laquelle ils se tiennent, quelles que soient la distance des lieux ou la diversité des époques.

Le changement de la qibla, lorsqu'il est lu à la lumière du Coran et de la Sunna, ne se réduit pas à une prescription juridique. Il se comprend comme le récit d'une transformation silencieuse, une transformation survenue au cœur de la prière, consignée par un hadith, portée par un verset, et pourtant capable de modifier le cours d'une communauté entière. Dans un monde où les changements s'accompagnent souvent de bruit et de fracas, cet épisode demeure le témoignage d'une autre manière de se transformer : une transformation qui naît de la confiance, s'accomplit dans le calme, et laisse une empreinte durable.





LE SAVIEZ VOUS?

11

Par Cheikh Khaled Larbi

L'ARGENT FUT LA PREMIÈRE IDOLE SANS STATUE

*Ils sculptaient la pierre et fondaient le métal,
Ils nommaient leurs dieux et dressaient des autels,
Mais déjà, dans l'ombre des marchés et des étals,
Une idole muette régnait sans rituel.*

L'idolâtrie n'a pas toujours pris la forme de statues visibles. Bien avant que l'homme ne se prosterne devant des figures taillées, il s'est incliné devant ce qui promettait sécurité, pouvoir et domination : l'or, l'argent, la richesse accumulée.

✓ **Avant l'islam : quand le commerce devient sacré**
Dans l'Arabie préislamique, La Mecque n'était pas seulement un centre religieux : elle était un carrefour économique majeur, où le commerce structurait les alliances, les hiérarchies sociales et même la dignité des individus. La valeur d'un homme se mesurait à ce qu'il possédait, et la pauvreté était déjà une forme d'exclusion.

L'historien Ibn Khaldoun notait que la richesse, lorsqu'elle devient finalité, produit domination et corruption du lien social. Elle cesse d'être un moyen et devient un critère d'existence.

✓ **Le Coran : une rupture morale, pas économique**
L'islam n'est jamais venu condamner l'argent en soi. Il est venu désacraliser ce qui avait pris la place du divin. Le Coran frappe là où l'idole se cache : « Ceux qui thésaurisent l'or et l'argent et ne les dépensent pas dans le sentier de Dieu, annonce-leur un châiment

douloureux. » (Coran, 9 :34) Ce verset ne vise pas la possession, mais l'accumulation ostentatoire, celle qui enferme le cœur, fige la circulation, et transforme la richesse en fin ultime.

✓ **Une idole moderne : invisible, légale, respectée**
Aujourd'hui, l'idole n'a plus de temple, mais elle régit le temps, les relations et les priorités. Elle ne demande pas de prosternation physique, mais exige loyauté, sacrifice et silence. Le philosophe Karl Polanyi parlait déjà d'un monde où le marché cesse d'être un outil pour devenir une norme morale. La réussite économique devient vertu, l'échec une faute personnelle. Cette idole est invisible, mais omniprésente ; légale, mais écrasante ; respectée, mais rarement interrogée.

✓ **D'hier à aujourd'hui : la même soumission, un autre décor**
Les statues tombent, les systèmes changent, mais la logique demeure : ce qui promet la sécurité absolue finit souvent par asservir. Le Coran n'a pas combattu les idoles pour en tolérer d'autres, plus discrètes, plus sophistiquées, mais tout aussi exigeantes.

Le saviez-vous ?

On peut briser les statues... et pourtant continuer à se prosterner.

Le Coran m'a appris

35 | QUE LA RICHESSE PEUT APPAUVRIR

Par Cheikh Khaled Larbi

*Quand le monde brille et promet tout,
Quand le cœur se rassure à l'ombre des biens,
Je me souviens que la vie est fragile,
et qu'aucune fortune
Ne peut me protéger de ce que le destin destine.*

Le Coran m'a appris à regarder la richesse autrement. Elle n'est pas diabolique, mais elle peut devenir une prison invisible. « Vos biens et vos enfants ne sont qu'une tentation... » (Coran, 64:15)

Je peux posséder beaucoup, et pourtant n'avoir presque rien. Car le vrai trésor, celui qui ne disparaît pas, ne se chiffre ni ne se stocke.

Cha'bān : le rappel discret

Le mois de Cha'bān arrive sans éclat. Il ne marque pas par l'obligation ou le faste, mais par la réflexion intérieure. Alors je me demande : qu'ai-je attaché à mon cœur qui devrait rester libre ? Qu'ai-je laissé dominer mes pensées, mes relations, mes choix ?

Le jeûne et les actes pieux de Cha'bān ne sont pas seulement un entraînement pour Ramadhan, ils sont une préparation du cœur, un allègement discret avant la grande marche.

La vraie fortune

Le Coran m'invite à contempler l'éphémère :

« La vie d'ici-bas n'est que jouissance trompeuse... »

Coran, 3:185



Je comprends alors que tout ce que je crois solide peut s'effondrer en un instant. La vraie richesse n'est pas dans ce que je possède, mais dans ce que je peux laisser partir sans regret, dans ce que je peux donner sans attendre, dans ce qui reste au-delà des mains et des coffres.

L'illusion de sécurité

Combien de fois ai-je cru qu'une somme, un bien, une position, assureraient ma tranquillité ? Et combien de fois cette illusion m'a-t-elle déçu ? Le Coran m'apprend que la sécurité réelle n'est pas dans ce que je retiens, mais dans ce que je confie à Dieu, dans ce que je sais libérer du cœur. Ibn el-Qayyim disait : « *Celui qui s'attache aux biens sera esclave, celui qui se détache sera libre.* » Je réalise que chaque acte de générosité, chaque détachement volontaire, m'ouvre un espace intérieur que l'argent ne peut combler.

Les biens, les liens, la tentation

Je vois autour de moi, dans le monde moderne, des vies construites pour accumuler. On nous vend la sécurité comme produit, on nous persuade que la réussite se mesure à la taille du compte bancaire, à l'apparence, à la consommation.

Le Coran m'a appris à dire non, à mettre des frontières invisibles, à rester maître de mon cœur, même dans un monde où l'or et l'argent règnent.

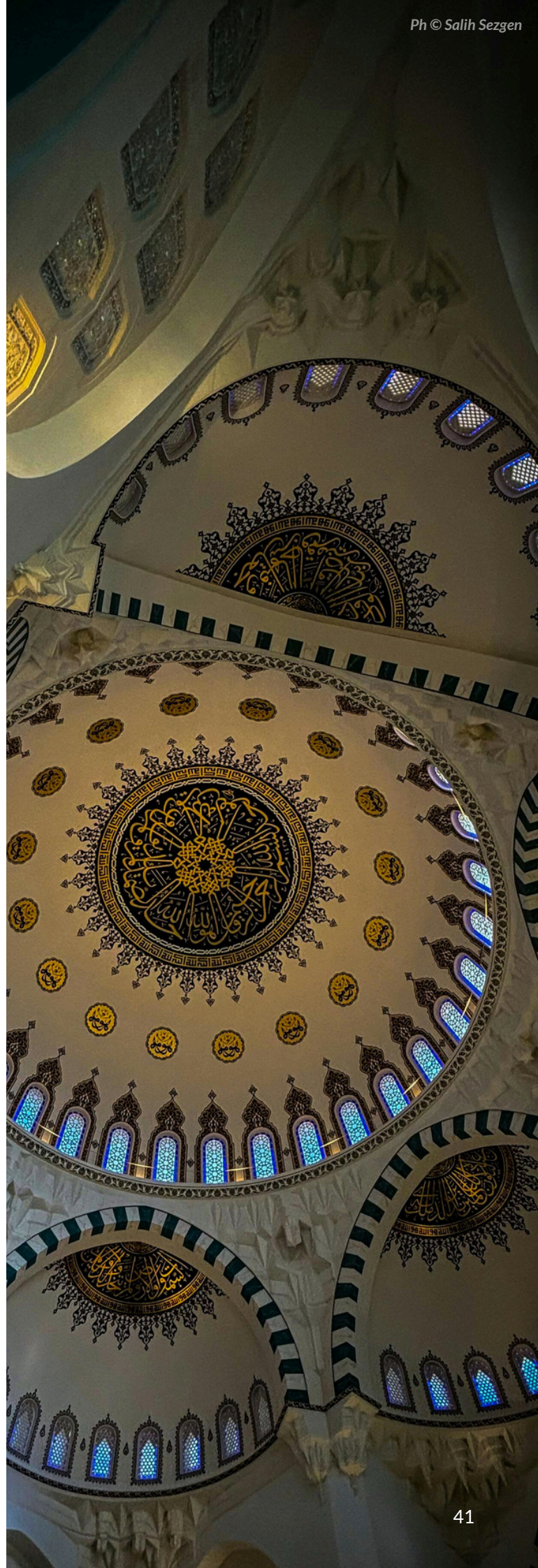
« ...et que ce que Dieu vous a donné soit un moyen de bien, et non un fardeau pour votre cœur. »

adapté du Coran, 2 :267

Le Coran m'a appris que l'on peut posséder beaucoup et n'avoir presque rien. Que la vraie richesse n'est pas ce qui brille sous mes yeux, mais ce qui libère mon cœur.

**Que Cha'bān ne pèse pas sur le corps,
mais sur ce qui s'attache en silence.**

**Que tout ce qui se chiffre peut disparaître,
mais que ce que l'on lâche, offert sincèrement,
reste lumière dans l'âme, trésor que l'argent
ne saura jamais acheter.**





P O R T R A I T

Amartya Sen

QUAND LA PENSÉE
DEVIENT CONSCIENCE HUMAINE

Par Ahmed Moussa

Amartya Sen n'est pas seulement un économiste couronné par le prix Nobel ; il est une voix morale qui a profondément renouvelé notre manière de penser la justice. Derrière son regard calme se cache une trajectoire intellectuelle façonnée par l'expérience, la souffrance humaine et une foi profonde dans la dignité de chaque individu.

Né en 1933 en Inde, Amartya Sen grandit dans un contexte marqué par la pauvreté, le colonialisme et surtout par la grande famine du Bengale en 1943. Enfant, il assiste à la mort d'hommes et de femmes non pas faute de nourriture disponible, mais faute de droits, d'accès et de justice. Cette expérience fondatrice nourrit toute sa réflexion future : la pauvreté n'est pas une fatalité naturelle, mais un échec social et politique.

Formé à l'économie, Sen refuse très tôt d'en faire une science froide et détachée de la réalité humaine. Pour lui, la croissance économique n'a de sens que si elle améliore concrètement la vie des personnes. C'est ainsi qu'il développe sa célèbre approche par les capacités, qui déplace la question centrale du « *combien possèdent les individus* » vers « *que sont-ils réellement capables de faire et d'être* ».

La liberté devient alors une notion vivante : la capacité d'être éduqué, de se soigner, de s'exprimer, de participer à la vie collective.

Dans son ouvrage majeur, *Le développement comme liberté*, Amartya Sen renverse la pensée dominante : le développement n'est pas un simple moyen d'atteindre la liberté, il en est l'essence même. Une société riche mais oppressive demeure profondément injuste. Cette idée, à la fois simple et révolutionnaire, a influencé durablement les politiques de développement à l'échelle mondiale.

Dans *L'idée de justice*, Sen s'éloigne des modèles abstraits d'une justice parfaite pour proposer une vision pragmatique : il ne s'agit pas de concevoir un monde idéal, mais de réduire les injustices réelles dans un monde imparfait. La justice est un processus, une comparaison, une amélioration continue fondée sur le raisonnement public et le dialogue.

Ce qui distingue Amartya Sen est cette alliance rare entre rigueur intellectuelle et sensibilité humaine. Professeur à Harvard et à Cambridge, il n'a jamais oublié que la connaissance doit rester au service des plus vulnérables. Sa pensée dérange les discours qui justifient l'inégalité au nom du marché, de la culture ou du destin.

Dans son portrait, on ne voit pas un théoricien distant, mais un penseur du dialogue, du pluralisme et de la démocratie vécue. Il défend une vision de l'identité humaine multiple et ouverte, refusant toute réduction à une appartenance unique. Pour lui, le débat, la tolérance et la liberté d'expression sont des piliers essentiels de la justice.

Amartya Sen incarne ainsi une figure rare de l'intellectuel engagé : un homme qui prouve que l'économie peut être éthique, que la philosophie peut être concrète, et que la pensée, lorsqu'elle est guidée par l'humanité, peut contribuer à rendre le monde moins injuste.



Ph © Maor Kinsbursky

Résonances abrahamiques

16 | JÉSUS ET L'ARGENT

Par Raphaël Georgy

Dans les Évangiles, Jésus oppose l'argent à Dieu comme deux puissances rivales, affirmant que l'argent mal utilisé peut rapidement faire oublier l'essentiel.

Dans le fameux Sermon sur la montagne, Jésus développe son enseignement sur la justice, la prière et la place des biens matériels : « Nul ne peut servir deux maîtres. Car, ou il haïra l'un et aimera l'autre ; ou il s'attachera à l'un, et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mamon ». Les auteurs du récit ne prennent pas la peine d'expliquer qui est ce « Mamon », car il est bien connu du lecteur de l'époque. Il s'agit d'un vieux mot araméen, langue que Jésus parlait au quotidien, et qui désigne la richesse qui cause une injustice ou rompt la solidarité communautaire. Jésus l'oppose ici directement à Dieu, comme deux puissances qui rivalisent pour conquérir le cœur de l'homme. « Le règne de l'argent est la seule idolâtrie qui a été explicitement mentionnée par Jésus dans l'Évangile, expliquait le pasteur Gilles Boucomont lors d'un colloque à la Grande Mosquée de Paris, consacré au trafic de drogue le 21 janvier dernier. C'est la seule fois qu'il a mis en rivalité deux puissances aussi explicitement. » Dans la pensée juive, dans laquelle naît le christianisme, l'homme se définit par ce qu'il sert. Servez l'argent vous rabaisse ; servir Dieu vous élève.

Jésus lui-même, fils d'artisan, qui correspondait à une classe sociale à peine plus élevée que celle de paysan, a fait le choix d'abandonner ses biens matériels pour porter plus loin sa prédica-

tion. L'Évangile de Luc rapporte qu'il dépend du soutien de plusieurs femmes que Jésus avait guéries, comme Marie de Magdala. Elles manifestent leur reconnaissance par une aide matérielle. Pour Jésus, ce vœu de pauvreté lui donne une liberté absolue. Il adoptera souvent une position radicale au sujet de l'argent.

« Je vous le dis encore, il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu », lit-on de la bouche de Jésus dans les Évangiles de Marc, Matthieu et Luc, signe de l'importance de cet enseignement pour les premiers chrétiens. Dans le commentaire qu'il donne lui-même, Jésus explique qu'il est impossible de se sauver soi-même et que cela ne dépend que de Dieu.

« Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où la teigne et la rouille détruisent, et où les voleurs percent et dérobent ; mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où la teigne et la rouille ne détruisent point, et où les voleurs ne percent ni ne dérobent. Car là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur », dit-il dans l'Évangile de Matthieu (6, 19-21) pour inciter ceux qui l'écoutent à conserver une distance vis-à-vis des choses matérielles, dans un contexte où Jésus annonce une fin des temps imminentes (Matthieu 24, 34). Toute accumulation est alors inutile.

Ce qu'il valorise, au contraire, ce n'est pas la quantité de ce que l'on donne, mais sa qualité. En Marc 12, Jésus observe les riches donner de grosses sommes d'argent pour le service du temple, puis voit une pauvre veuve mettre deux piécettes. « Je vous le dis en vérité, cette pauvre

veuve a donné plus qu'aucun de ceux qui ont mis dans le tronc ; car tous ont mis de leur superflu, mais elle a mis de son nécessaire, tout ce qu'elle possédait ».

C'est donc l'argent bien utilisé, celui qui circule,

que Jésus adoube. Il n'est pas question de choisir la misère, mais la liberté. Celle de l'âme qui sait se délester pour mieux s'élever, au service de son prochain.

Judas rapportant 30 deniers par Rembrandt, 1629



LA JEUNESSE FRANÇAISE DE CONFESSION MUSULMANE

Découvrons-la

17- LE RAPPORT DU JEUNE MUSULMAN À L'ARGENT : DISCUSSION AVEC UN RICHE HOMME D'AFFAIRE

Par Cheikh Abdelali Mamoun

— « Waw, trop belle la bagnole ! Eh, Monsieur, vous l'avez payée combien vot' caisse ? Et c'est quoi cette marque ?

— Oui mon p'tit ! D'abord, en tant que musulman, on salut les gens avant de s'adresser à eux.

— Euh, ouais, pardon Monsieur, Salam, Salam.

— Et moi c'est Monsieur Salim. Et oui, je suis chef d'entreprises dans le bâtiment et la restauration. Et cette voiture est une PORSCHE CAYENNE Coupé Turbo S E-Hybrid et dont j'avoue être fière et satisfait de son confort malgré une consommation raisonnable.

— Ah Ouée... trop classe la bagnole avec intérieur cuir, magnifique ! Attends, attends ! Et c'est quoi cette montre à ton poignet, ne me dit pas que c'est une Rolex Day-Date ?!

— Non, non c'est une Rolex Daytona automatique.

— Waw, t'as trop de la chance toi !

— Ouais... bon, tu connais l'expression « l'argent ne fait le bonheur ». Et c'est surtout un investissement que je pourrais revendre plus cher, plus tard. Mais tant que j'en renvoie le mérite à mon créateur Allah (exalté soit-il), en faisant preuve de gratitude à son égard, je ne pense pas être dans le péché d'apprécier les belles choses qu'Allah m'a accordées, dans sa grande bonté. Et comme le rapporte Abdullah Ibn Amr Ibn El Âss, Le Prophète Mohammed (Prières et salutations d'Allah sur lui) a dit : « Certes Allah aime voir les effets de Ses bienfaits sur Son serviteur » (Rapporté par EtTirmidhî et authentifié par El Albany).

— Ouais, ouais, c'est facile de dire ça quand on est riche.

— Et bien détrompe-toi, au contraire la richesse peut être une grande épreuve pour l'homme. Dieu dit dans la Sourate Ettaghaboun, Versets 15 et 16 : « Certes vos biens et vos enfants ne sont qu'une tentation, alors qu'auprès d'Allah il y a une immense récompense. Ainsi pratiquez la taqwa d'Allah autant que vous pouvez, écoutez, obéissez et dépensez. Ceci sera un bien pour vous. Et quiconque a été protégé de sa propre avarice, ceux-là sont ceux qui réussissent » ...

Et il dit dans la sourate Le butin, verset 28 : « Et sachez que vos biens et vos enfants ne sont qu'une épreuve et qu'auprès d'Allah il y a une énorme récompense ».

Et tu vois mon p'tit gars, réussir cette épreuve c'est à la fois simple et compliqué, car il suffit de faire preuve de gratitude et de reconnaissance



à l'égard de ton pourvoyeur, Allah le Généreux, et ne pas commettre l'erreur de ce personnage cité dans le Coran qui n'est autre que Qaroun dans la Sourate 28, du versets 76 au verset 83 : « En vérité, Coré [Qaroun] appartenait au peuple de Moïse ; mais ses abus envers les siens étaient considérables. Nous lui avons donné des trésors (en si grand nombre que) leurs clefs étaient trop lourdes à porter, pour toute une bande de gens forts. Son peuple (en s'efforçant de le raisonner) lui disait : « Ne te réjouis pas trop ! Allah n'aime pas ceux qui sont arrogants. Recherche (plutôt), à travers ce qu'Allah t'a donné, la demeure dernière. Et ne renonce pas (pour autant) à ta part (de bonheur) en cette vie. Sois bon (envers les autres) comme Allah a été bon envers toi. Et ne favorise pas la corruption sur terre, car Allah n'aime point les corrupteurs. » Il rejeta ces conseils et dit : « C'est uniquement à la science que je possède que je dois ce que j'ai. » (Lui qui est si fier de ses compétences et qui croit ainsi que sa domination est légitime) ne sait-il pas qu'avant lui, Allah a fait périr des générations supérieures à lui en force et en nombre ? Et les criminels ne seront pas interrogés sur leurs péchés !

Un jour il se présenta à son peuple dans tout son appareil. Ceux qui aimaient (exclusivement) la vie présente dirent : « Si seulement nous possédions des richesses similaires à celles de Coré. Il est certes très chanceux ! » Ceux qui avaient reçu la science leurs dirent alors : « Malheur à vous ! La récompense d'Allah est bien meilleure pour celui qui croit et fait le bien. Mais elle ne sera reçue que par ceux qui font preuve de patience. »

Nous le fîmes, lui et son palais, engloutis par la terre. Sa suite ne put lui être d'aucun secours face à Allah, et il ne pût non plus se secourir lui-même.

Et ceux qui, la veille, souhaitaient être à sa place, se mirent à dire : « Ah ! Il est vrai qu'Allah augmente la part de qui Il veut, parmi Ses serviteurs, ou la restreint. Si Allah ne nous avait pas favorisés, Il nous aurait certainement fait engloutir. Ah ! Il est vrai que ceux qui ne croient pas ne réussissent pas. »

Cette Demeure dernière, Nous la réservons à ceux qui ne recherchent, ni à s'élever sur terre, ni à y semer la corruption. Cependant, l'heureuse fin appartient aux pieux.

— Machallah, t'en connaît beaucoup Monsieur sur la religion !

— Bin, mon gars, pas tant que ça, mais je me renseigne un peu par ci et par là et je t'avoue j'ai un ami imam qui m'a tout expliqué. Et il m'a surtout mis en garde de ne pas succomber à l'amour excessif de l'argent au point de ne plus me soucier de comment l'acquérir. Car selon Abou Houreyra (qu'Allah l'agrée), Le Prophète Mohammed (Prières et salutations d'Allah sur lui) a dit : « Il va venir un temps où la personne n'accordera pas d'importance au fait qu'il ait gagné son argent de manière licite ou illicite. ». Il a ajouté : l'argent est éphémère, seules les bonnes actions perdureront le jour du jugement dernier. Il est donc important de garder une attitude responsable dans la gestion de ces avantages matériels qu'Allah nous a accordé et ne pas succomber à une forme d'idolâtrie courant à sa quête, de manière aveugle et immorale. Sur ce, je te laisse petit, et retiens bien ces conseils d'un homme qui a pas mal d'expérience sur ce sujet et prends soin de toi !

— Merci Tonton, je n'oublierai jamais ce que vous m'avez dit. Beslama !



D
E
C
O
U
V
R
I
E
R
S
A

SABIL AL-IMAN

éclats spirituel de la semaine

96

QUAND LE CŒUR S'ATTACHE,
LA FOI S'ALOURDIT

*Le cœur marche léger quand il n'est pas chargé,
Il s'élève quand il n'est pas enchaîné,*

*Mais dès qu'il s'attache à ce qu'il croit posséder,
La route se rallonge... et la foi peut vaciller.*

Par Cheikh Khaled Larbi

L'islam n'a jamais fait de la pauvreté un idéal, ni de la richesse un péché. Il a fait du cœur, le véritable champ de bataille. Car ce n'est pas ce que l'on tient dans la main qui alourdit la marche vers Dieu, mais ce à quoi l'on s'accroche intérieurement.

LE CŒUR : LIEU DE PASSAGE OU DE CAPTIVITÉ

Les anciens maîtres de la spiritualité musulmane ont toujours distingué entre possession et attachement.

El-Ghazali écrivait : « *L'argent dans la main est un serviteur utile, mais dans le cœur, il devient un tyran.* » Le cœur est, par nature, un lieu de passage. Il est fait pour accueillir, puis laisser partir. Lorsqu'il s'enferme dans la peur de perdre, il cesse d'avancer.

Ibn al-Qayyim résumait cette sagesse d'une phrase saisissante : « *Ce n'est pas la dounya qui est blâmable, mais la place qu'elle occupe dans le cœur.* »

CHA'BÂN : LE MOIS DU DÉLESTAGE INTÉRIEUR

Cha'bân n'est ni un mois spectaculaire, ni un mois bruyant. Il est un seuil, un espace discret entre l'habitude et la transformation. Le Prophète ﷺ accordait à Cha'bân une attention particulière.

Â'isha (qu'Allah l'agrée) rapportait : « *Je ne l'ai jamais vu jeûner autant que durant Cha'bân, en dehors de Ramadhân.* » (El-Boukhârî, Mouslim). Les savants expliquent que Cha'bân est le mois où l'on allège le cœur avant d'alléger le corps par le jeûne.

On n'y apprend pas à manquer, on y apprend à se détacher.

LE PROPHÈTE ﷺ ET LA RICHESSE : UN RAPPORT LIBÉRÉ

Le Messager de Dieu ﷺ n'a jamais vécu dans la misère imposée, mais il a choisi la sobriété volontaire. Quand des richesses lui parvenaient, elles ne restaient pas la nuit chez lui. Il donnait, redistribuait, libérait. Il disait : « *La vraie richesse n'est pas l'abondance des biens, mais la richesse de l'âme.* » (Mouslim) Ce hadith n'est pas une consolation pour les pauvres, mais un avertissement pour tous.



La sociologue Eva Illouz, pourtant éloignée du discours religieux, observe que l'attachement excessif aux biens produit anxiété, comparaison permanente et insatisfaction chronique. Une intuition que la spiritualité musulmane avait formulée depuis des siècles.

LE VRAI PAUVRE

Dans le Coran, Dieu ne glorifie jamais le manque, mais Il met en garde contre l'illusion de sécurité.

« Vos biens et vos enfants ne sont qu'une tentation. »

Coran, 64 :15

El-Hasan el-Basri disait : « *Le pauvre n'est pas celui qui possède peu, mais celui qui ne se rassasie jamais.* » L'attachement transforme la richesse en inquiétude, et l'abondance en peur de la perte. Cha'bân vient alors comme un rappel doux : et si tu relâchais un peu ce que tu serres trop fort ?

UNE FOI QUI MARCHE, PAS QUI S'ENCOMBRE

La foi n'appelle pas à tout quitter, mais à ne pas se laisser posséder. Dans un monde où la valeur d'un individu se mesure souvent à sa productivité ou à son patrimoine, l'islam propose une autre boussole : celle du cœur libre.

Comme le disait Maryam Jameelah, penseuse musulmane contemporaine : « *La véritable liberté commence quand le cœur cesse de dépendre de ce qu'il peut perdre.* »

La foi ne fuit pas l'argent, elle refuse qu'il devienne un trône. Elle ne condamne pas la possession, mais brise la captivité.

Cha'bân nous murmure, sans fracas ni injonction : allège ton cœur, avant que Ramadhan n'allège ton corps. Car le croyant ne marche pas chargé de ce qu'il possède, il avance porté par ce qu'il lâche.



Invocation



Ô Allah,

Ô Seigneur des cieux et de la Terre,
Toi qui sondes l'intérieur des âmes et les secrets des cœurs,
Purifie nos pensées de l'illusion de la richesse,
Et détache-nous de tout ce qui nous asservit en silence.
Guide nos cœurs à ne pas s'incliner devant les idoles visibles
ni devant celles invisibles,
Qu'elles soient or, pouvoir, statut ou réputation,
Mais qu'ils s'ouvrent à la lumière de Ta miséricorde
et de Ton rappel.

Âmîn ô seigneur des mondes

Le Hadith de la semaine

93 | LA VALEUR DE LA RICHESSE ENTRE L'ÉTHIQUE HUMAINE ET LE SENS DE SA GÉRANCE (KHILAFAT) PAR L'HOMME

Par Cheikh Younes Larbi

Hakim ibn Hizâm, qu'Allah l'agrée, dit : j'ai demandé au Messager d'Allah ﷺ, et il m'a donné. Puis, de nouveau, je lui ai redemandé, et il m'a donné encore. Alors il a dit :

« Cette richesse est verdoyante et douce. Celui qui la prend avec une âme généreuse y sera béni. Quant à celui qui la prend avec avidité, elle ne sera pas bénie pour lui : il est comme celui qui mange sans jamais être rassasié. Et la main qui donne est meilleure que celle qui reçoit. »

Ces paroles ne sont pas une simple recommandation financière ni un éloge de la richesse, mais bien un cadre éthique et philosophique profond qui redéfinit la relation entre l'être humain et ce qu'il possède. L'argent, par nature, est « *vert et doux* », c'est-à-dire une parure de la vie et une source de séduction et d'attraction. Le Coran lui-même le désigne comme un ornement de la vie d'ici-bas, lorsqu'il dit : « *Les biens et les enfants sont l'ornement de la vie présente.* » Il évoque aussi l'attachement humain à son égard lorsqu'il dit : « *Et vous aimez les richesses d'un amour ardent.* »

Ainsi, le hadith établit que la valeur réelle de la richesse et la douceur que l'on en retire sont intimement liées à la conduite de l'homme et à son état intérieur. Celui qui la reçoit avec lar-



Ph © Aekkasit Rakrodjit

gesse d'âme et sincérité de cœur, dans une disposition de contentement et de rectitude, y trouve la bénédiction et en fait une source de bien pour sa propre vie comme pour celle des autres. En revanche, celui qui la prend avec avidité et convoitise ne connaîtra point la bénédiction, et sa condition sera comparable à celle de celui qui mange sans jamais être rassasié. C'est là un rappel éloquent que la richesse n'est pas seulement un objet à accumuler et à conserver, mais une véritable épreuve : l'homme sera-t-il maître de l'argent ou en deviendra-t-il le serviteur ?

À notre époque en particulier, l'argent est devenu un critère de réussite sociale, de reconnaissance et de statut. Il a contribué à l'édification des institutions d'enseignement, de santé et de recherche scientifique. Mais, dans le même temps, il a alimenté la compétition matérielle, creusé les inégalités et semé une inquiétude permanente autour de la suffisance et du contentement. C'est ici qu'apparaît la différence entre l'argent béni entre les mains d'un homme droit, et l'argent corrompu par la convoitise lorsqu'il se trouve entre les mains de celui qui ne l'est pas : l'impact sur la vie de l'individu comme sur celle de la société est alors radicalement différent.

La conscience de cette réalité chez le musulman s'accompagne de l'invocation transmise du Prophète ﷺ : « *Ô Allah, rends ma subsistance licite, pure et bénie, et suffis-moi par ce que Tu m'as accordé de tout autre que Toi* » (rapporté par Ibn Mājah), afin que la richesse demeure un moyen de bénédiction et non une source de tentation ou de trouble. Le hadith nous rappelle également la question de la reddition des comptes : d'où as-tu acquis ce bien et en quoi l'as-tu dépensé ?

Autant de balises éthiques qui replacent la richesse à sa juste place, comme un moyen au service du bien et non comme une fin en soi.

Ainsi, ce hadith propose une vision intégrale de la richesse et de l'homme : le bien matériel est une grâce qui appelle la reconnaissance, une épreuve qui exige la vigilance, et un dépôt confié, qui requiert d'être honoré. Lorsque l'homme se réforme, la richesse se réforme avec lui et devient un vecteur d'expansion du bien et de la miséricorde parmi les gens. Mais lorsque la droiture fait défaut, la richesse se mue en un fardeau pesant, qui ne rassasie point l'âme et conduit les relations humaines vers le conflit et la tension. Le hadith met ainsi en lumière le fait que la véritable valeur de la richesse ne se mesure pas à ce que l'homme possède, mais à ce qu'il fait de ce qu'il possède, et à ce que cette richesse fait de l'homme lui-même.



Le vrai du faux



PROPOS POPULAIRE, ET NON HADITH :

67 | 'LA MEILLEURE RICHESSE EST CELLE QUI SERT L'ÊTRE HUMAIN, NON CELLE QUI L'ASSERVIT'

Par Cheikh Rachid Benchikh

Bien des expressions se répandent dans la bouche des gens : on les reprend avec aplomb, non parce que leur origine est avérée, mais parce que leur signification semble persuasive et que leur cadence au plan de la langue exerce une certaine fascination. Il en est même qui, tant elles sont répandues, se transmettent comme si elles faisaient partie de textes de référence, alors qu'elles ne sont, en vérité, que des propos humains, qui demandent à être vérifiés avant d'être acceptés.

C'est pourquoi il importe de soumettre les propos couramment relayés au critère de la Révélation, non dans l'intention de les démolir ou d'y jeter le doute, mais afin de distinguer ce dont on peut s'inspirer à titre de sagesse humaine de ce qui est, à tort, attribué à la Loi révélée.

Parmi ces formules figure celle-ci : « *la meilleure richesse est celle qui sert l'être humain, non celle qui l'asservit.* »

C'est une formule d'une grande maîtrise au plan du style et à la portée expressive forte, au point que l'auditeur peut la prendre pour une parole transmise. Or, elle n'est pas un hadith prophétique, et l'on ne lui connaît pas d'origine reconnue dans l'héritage arabe ; il est même probable qu'il s'agisse d'une expression importée, forgée dans un contexte intellectuel occidental, puis passée en arabe tant son sens paraît séduisant. Cela dit, le jugement porté sur les formules ne dépend pas seulement de leur provenance, mais aussi de ce qu'elles signifient lorsqu'on les confronte aux textes.

Dans la conception islamique, la richesse n'est pas un élément accessoire : elle s'inscrit au contraire dans la nature humaine. Le Coran l'énonce explicitement lorsqu'il dit : « *Et vous aimez les biens d'un amour ardent* » (El-Fajr, v. 20). Cet « attachement » n'est pas blâmable, en lui-même, bien au contraire, il devient louable lorsque le bien est acquis licitement, dépensé à

bon escient, et que l'on s'acquitte des droits dus au Tout-Puissant, en particulier la *zakat*, ainsi que les diverses formes de charité et de bienfaisance. Mais si cet équilibre se rompt, l'argent se renverse : de bienfait, il devient épreuve, voire malédiction.

En méditant la première moitié de la formule, « *La meilleure richesse est celle qui sert l'être humain* », on constate qu'elle exprime une idée que la Sunna a formulée en termes explicites. Le Prophète ﷺ a dit : « *Quel excellent bien que la richesse vertueuse, lorsqu'elle est entre les mains d'un homme vertueux.* »

Car l'argent, lorsqu'il se trouve entre les mains de celui qui craint Dieu, et qu'il en fait un moyen d'amélioration plutôt qu'un instrument de corruption, devient une voie parmi les voies de l'obéissance, et non un simple confort de ce bas monde.

Quant à la seconde partie, « *non celle qui l'asservit* », elle porte un avertissement contre le fait que l'argent puisse prendre l'ascendant sur son détenteur. Or cet avertissement revient à maintes reprises dans le discours coranique, lorsque Allah (SWT) dit : « *Non ! L'être humain, certes, s'arroge des droits, dès qu'il se croit à l'abri du besoin* » (El-Alaq v. 6-7).

L'illusion d'autosuffisance que procure la richesse peut ainsi ouvrir la porte à la tyrannie et à la transgression, si elle n'est pas contenue par la crainte d'Allah et régulée par un frein moral et conforme à la loi.

Ainsi, cette formule, bien qu'elle ne soit pas un hadith, véhicule, dans l'ensemble, un sens juste, mais elle mérite d'être précisée : l'argent n'est ni loué pour lui-même, ni blâmé pour lui-même ; on en juge plutôt à l'aune de la manière dont il a été acquis, de ce à quoi il a été dépensé, et de l'effet qu'il produit sur son détenteur. A son égard, les gens se divisent en deux catégories : ceux qui le mettent à leur service, et ceux qui en deviennent les serviteurs. Si l'argent reste un serviteur, il devient source de rectitude ; s'il se transforme en maître, il corrompt. C'est en ce sens que le Prophète ﷺ a dit : « *Les pieds du serviteur ne bougeront pas, au Jour de la Résurrection, avant qu'il ne soit interrogé sur sa vie, à quoi il l'a consacrée ; sur son savoir, ce qu'il en*



a fait ; sur ses biens, d'où il les a tirés et en quoi il les a dépensés ; et sur son corps, comment il l'a utilisé. » (rapporté par Et-Tirmidhi).

On remarquera, dans ce hadith, que lorsque le Prophète ﷺ évoque l'argent, il mentionne deux questions décisives : son origine, « *d'où l'a-t-il acquis ?* », et son usage, « *en quoi l'a-t-il dépensé ?* ». Là, se révèle la place particulière de la richesse en islam et la responsabilité qui pèse sur l'être humain, aussi bien à la source qu'à la dépense. Des textes de cette teneur, dans le Coran et la Sunna, sont d'ailleurs très nombreux.

En conclusion, dans l'islam, l'argent n'est ni une fin recherchée pour elle-même, ni un mal qu'il faudrait éviter de manière absolue ; c'est un moyen, encadré par la loi révélée et rectifié par l'intention et l'action.

Quant à la formule : « *la meilleure richesse est celle qui sert l'être humain, non celle qui l'asservit* », elle n'est pas un hadith prophétique. Même si son sens rejoint certains objectifs de la charia, il n'est pas permis de l'attribuer au Prophète ﷺ, ni de la faire circuler comme si cela avait été le cas. La balance qui juge les propos demeure le Livre de Dieu et la Sunna de Son Messager ; tout le reste se pèse et s'examine, mais ne se sacralise pas.

Mizan El-Qadhaya

LES AFFAIRES CONTEMPORAINES
À LA LUMIÈRE DU TEXTE ET DE LA SAGESSE

14 | LA RÉALITÉ DU « TRÉSOR » (KENZ) DANS LA LÉGISLATION MUSULMANE

Par Cheikh Younes Larbi

Les versets relatifs au « trésor » sont souvent récités et accompagnés d'images d'un châtiement très sévère. Il en résulte, dans l'esprit de certains, l'idée que l'islam adopterait une attitude d'hostilité envers l'argent, ou que toute forme d'épargne constituerait une voie menant au péché et à la sanction. Or, si répandue soit-elle, cette compréhension ne reflète pas la réalité de la conception islamique et ne s'accorde pas avec l'esprit de la charia, venue organiser la vie des personnes, non la leur rendre plus difficile, dans ce qui relève de leur disposition naturelle à aimer posséder, ainsi que de leur besoin de sécurité et de stabilité.

Car l'islam n'a pas porté sur l'argent un regard de mépris : il l'a au contraire considéré comme une grâce parmi les grâces d'Allah, un moyen de développement et de prospérité, ainsi qu'une source de puissance. C'est pourquoi Allah, SWT, en a fait un bienfait pour Ses serviteurs, a indiqué qu'il constitue un soutien essentiel pour les êtres humains, et a interdit de le négliger, de le gâcher ou de le dilapider. Mais, dans le même temps, l'islam n'a pas laissé le rapport à l'argent sans règles ni garde-fous : car, livré aux seules passions, l'argent se transforme de bénédiction en tentation, de moyen en finalité, et de facteur de réforme en instrument d'injustice et de dureté.

UNE ATTITUDE

Lorsque l'on médite le verset du « trésor » dans la sourate Et-Tawbah, on constate que le Coran ne blâme ni la richesse, ni l'or, ni l'argent en tant que tels, mais qu'il condamne une attitude bien précise à leur égard : celle de les retenir de leur droit. Le verset dit : « **Et ceux qui thésaurisent l'or et l'argent et ne les dépensent pas dans le sentier d'Allah...** »

Ainsi, la cause du châtement n'est pas la thésaurisation en soi, mais la thésaurisation jointe au refus de dépenser dans la voie d'Allah. Cette expression n'est ni vague ni absolue ; ce qu'elle vise en premier lieu est l'acquiescement de la zakât qu'Allah a instituée comme un droit déterminé sur les biens des riches.

LA ZAKAT La Sunna prophétique est venue poser une limite claire à cette question et lever toute ambiguïté lorsque le Prophète ﷺ a dit : « **Ce dont la zakât est acquittée n'est pas un trésor.** »

Par cette brève parole, la question a été tranchée à sa racine : la richesse dont le droit d'Allah a été honoré, ne constitue pas un trésor pour lequel son détenteur serait châtié, quelle qu'en soit l'abondance, quelle que soit la part épargnée, et même si elle demeure entre ses mains de longues années. À l'inverse, la richesse dont la zakât est refusée est un trésor, fût-elle minime et fût-elle exposée aux yeux des gens, car le problème ne réside ni dans le lieu ni dans la quantité, mais dans la privation du droit.

C'est ainsi que la compréhension des Compagnons, qu'Allah les agrée, fut claire et sans équivoque. Il est rapporté d'Ibn 'Omar et d'autres qu'ils disaient : « **Tout bien dont la zakât est acquittée n'est pas un trésor, et tout bien dont la zakât n'est pas acquittée est un trésor.** » Ils ne se sont pas engagés dans des complexités, ni n'ont chargé les textes de ce qu'ils ne portent pas, mais ont ramené la question à sa juste balance : l'accomplissement du droit.

FINALITÉS Cependant, en sa réalité profonde, la question dépasse le simple calcul d'une zakât que l'on verse pour apaiser son cœur, car la Loi révélée ne se contente pas de considérer les apparences ; elle considère aussi

les finalités et les conséquences. Il se peut que la richesse ne soit pas un « trésor » au regard du jugement juridique strict, mais qu'elle se transforme en tentation et en péché lorsqu'elle devient un moyen d'oppression, une cause de privation des faibles, un instrument de supériorité sur les gens, ou lorsque, par son biais, un droit obligatoire, tel qu'une dépense due, une dette ou un dépôt confié, est retenu. C'est là que se manifeste la dimension éthique profonde du discours coranique, lorsqu'il relie la richesse à la dureté du cœur et fait de son accumulation, en l'absence de miséricorde, une cause de corruption des cœurs avant celle des sociétés.

À l'inverse, l'islam n'a pas demandé au croyant de vivre dans l'angoisse de sa subsistance, ni de dépenser tout ce qu'il possède jusqu'à devenir une charge pour autrui. Il lui a permis l'épargne, l'a encouragé à la bonne gestion, et a reconnu son droit d'assurer son avenir et celui de sa famille, ainsi que de s'efforcer de faire fructifier ses biens, tant que cela se fait dans le licite et que les droits d'Allah et des serviteurs sont préservés. La richesse épargnée pour un besoin légitime, un projet bénéfique ou une éventualité prévisible n'est pas un trésor blâmable ; elle peut au contraire être une grâce pour laquelle son détenteur est rétribué selon son intention.

De là, nous comprenons que le châtement mentionné au sujet du « trésor » ne vise pas les riches en tant que tels, ni ceux qui possèdent l'or et l'argent, mais plutôt ceux qui, sans s'en rendre compte, adorent la richesse, en font la finalité de leur existence, en retiennent le droit d'Allah et ferment leur cœur à la souffrance des gens. Cette même richesse qui aurait pu être une cause de salut devient, au Jour de la Résurrection, une cause d'humiliation : elle sera portée au feu de la Géhenne, non parce qu'elle est or ou argent, mais parce qu'elle fut le témoin de l'avarice et de la dureté de son détenteur.



Regard fraternel

90 | FACE À LA DROGUE, TOUTES LES CONSCIENCES SE MOBILISENT

Par Nassera Benamra

Mercredi 21 janvier, le recteur Chems-eddine Hafiz a ouvert le colloque « Face à la drogue et à son trafic » par une allocution qui a donné le ton de la journée. Deux tables rondes se sont ensuite succédé dans la matinée, puis une autre l'après-midi, nourrissant des échanges concrets. Le colloque s'est achevé par un témoignage particulièrement fort d'un acteur engagé de la société civile marseillaise.

Au-delà des appartenances religieuses ou de l'absence de foi, toutes et tous se sont retrouvés autour d'une même exigence, celle de défendre une éthique profondément humaniste et unir les forces pour lutter contre un fléau qui fragilise et abîme notre société.

Dans son discours d'ouverture, le recteur a rappelé avec insistance que faire face à ce fléau est l'affaire de tous : « Nous ne pouvons plus détourner le regard face à ce fléau qui traverse, à la fois nos sociétés, nos territoires et parfois même nos proches et nos familles. La drogue, contrairement à ce qu'on peut dire, n'est pas un phénomène marginal, elle n'est surtout pas un simple problème individuel, de celui qui en consomme, ni une question réservée aux spécialistes de la santé ou aux forces de l'ordre. Elle est devenue au fil des décennies un vrai fait social, un drame humain, sanitaire, économique et moral qui fragilise les individus et mine les fondements mêmes de la vie collective... ».



Deux tables rondes se sont ensuite tenues autour de la question du danger de la drogue pour la santé, animées par le Pr Sadek Beloucif, le Pr Amine Benyamina et le Pr Myriam Edjlali-Goujon. Le Dr Benyamina a longuement expliqué les conséquences des produits illicites dans une approche médico-psychosociale, insistant sur un équilibre indissociable entre ces trois dimensions. « On ne peut pas traiter la question de la drogue en isolant un seul aspect. Lorsqu'il y a un problème de sécurité, il faut aussi parler de santé, et lorsqu'il y a un problème de santé, il faut parler de sécurité. Tout est intimement lié », a-t-il souligné.





De son côté, le Pr Edjlali-Goujon, neuroradiologue, a commencé par expliquer le fonctionnement du cerveau, appelant chacun à une véritable prise de conscience sur la nécessité de le protéger.

Pour elle, « *la première étape reste la prévention* ». Elle a rappelé que, bien souvent, la première consommation est minimisée : « *Quand on écoute les personnes concernées, elles racontent presque toujours que tout a commencé lors d'une soirée...* ».

Les trois professeurs de médecine ont volontairement placé leurs échanges en dehors de toute référence religieuse ou philosophique. Ils ont parlé du consommateur, de l'addiction, de ses mécanismes et de ses conséquences sur la santé, notamment sur le système nerveux. Une conclusion s'est imposée d'elle-même, la lutte contre ce fléau concerne tout le monde, sans exception.

La deuxième table ronde était consacrée aux effets de la drogue sur la société. Elle a réuni le Pr Michel Kokoreff, sociologue, M. Nacer Lalam, économiste, et le Pr Fabrice Rizzoli, spécialiste de la grande criminalité.

Homme de terrain, le Pr Michel Kokoreff a interrogé de manière directe et sans détour, sur l'efficacité des politiques publiques en matière de drogue. Avec une pointe d'ironie, il a rappelé que « *depuis trente ans, on tient globalement le même discours* ». Et d'ajouter : « *Il faut bien le dire, nous n'avons pas toujours le sentiment d'être réellement écoutés ni de voir les choses avancer. Cela fait peut-être partie du problème. Les politiques publiques mises en place depuis quarante ans ont, en grande partie, échoué.* »





Le colloque s'est poursuivi l'après-midi avec une table ronde interreligieuse réunissant le pasteur Gilles Boucomont et notre imam, Cheikh Abdelali Mamoun. Cet échange a montré que la foi, quelle qu'elle soit, peut constituer un levier précieux pour faire face à ce fléau. Si les approches diffèrent dans les modalités d'action, prise en charge, accompagnement, prévention ou sensibilisation, les responsables religieux ont rappelé leur rôle essentiel pour être présents sur le terrain, soutenir, alerter et relayer les dispositifs mis en place par les pouvoirs publics.

Sur le fond, aucune opposition de principe n'est apparue entre les deux intervenants. Au-delà

des différences théologiques, ils ont suivi un même fil conducteur, guidé par la responsabilité morale et l'attention portée à la dignité humaine.

Un nouvel échange a ensuite réuni l'avocate Dominique Attias et l'éducateur Vincent Fritsch, soulignant combien il est urgent de recréer du lien social et de retisser des solidarités durables.

Pour conclure cette journée, Amine Kessaci a été accueilli pour la deuxième fois, après sa venue en décembre dernier, au colloque. Son témoignage, recueilli par la journaliste Amina Kalache, a profondément marqué l'auditoire par sa force, sa sincérité et la constance de son engagement.

Au fil des échanges, une évidence s'est imposée, faire face à la drogue est l'affaire de tous, et aucune réponse isolée ne suffit. Médecins, éducateurs, responsables religieux, acteurs de terrain et citoyens partagent une responsabilité commune. C'est dans l'écoute, la prévention et la reconstruction du lien humain que se dessinent les voies les plus justes pour protéger les plus vulnérables et préserver ce qui fait société.



Penser

3 | LE FOOTBALL : ENTRE LA PRATIQUE ET LA PULSION EXISTENTIELLE

Par Ahmed Moussa

Depuis des siècles, le ballon circule entre les pieds des hommes, mais il n'a jamais été un simple objet. Dans la Chine ancienne, les peuples pratiquaient le cuju (ou Ts'u Chü) ; dans l'Europe médiévale, les rues et les champs devenaient le théâtre d'un affrontement instinctif, mêlant quête de victoire et besoin d'appartenance. Avec l'émergence du football moderne dans les écoles de l'élite anglaise, le jeu prit une forme organisée, éducative, incarnant la discipline et les vertus morales.

Dans le football, on observe des différences fondamentales entre les sélections issues des élites et des classes aisées, et celles provenant des milieux populaires.

Les élites et les classes dominantes utilisent le jeu comme un instrument d'intelligence organisée et de tactique maîtrisée : chaque mouvement y est calculé avec précision en vue de la victoire, indépendamment de l'identité de celui qui marque ou brille sur le terrain. La victoire devient l'intérêt collectif suprême, et la rationalité stratégique ainsi que la planification collective constituent les armes majeures de cet univers ordonné.

A l'inverse, les classes populaires vivent le football autrement. Pour elles, le jeu devient un espace d'expression de soi, d'affirmation de l'existence individuelle et de libération des pressions psychologiques ainsi que des entraves sociales. Dans les terrains populaires, les émotions explosent, la puissance affective et corporelle s'exprime pleinement : l'objectif

n'est plus seulement la victoire, mais l'expérience humaine dans toute sa densité : le conflit, la joie, la colère et le sentiment d'appartenance au groupe.

De cette opposition se dégage la nature profondément duale du football : à la fois pratique organisée, fondée sur le calcul et l'intelligence, et pulsion existentielle jaillissant des besoins psychiques et de la liberté individuelle. Le jeu devient alors bien plus qu'un simple sport ; il se fait miroir de la condition humaine, révélant les luttes de classes et mettant en lumière la tension permanente entre la raison et l'instinct, entre l'ordre et l'élan, entre l'intérêt collectif et le désir individuel.

Ce sentiment se transmet également aux spectateurs et aux supporters, où il se reflète dans les dynamiques de lutte sociale et identitaire.



Les supporters issus des élites se comportent généralement comme des observateurs disciplinés et organisés, attachés à la victoire collective et en accord avec la rigueur que les joueurs eux-mêmes incarnent sur le terrain. Pour eux, le supporter est le gardien de l'image culturelle du club et de la société qu'il représente, un observateur attentif d'un jeu intelligent, structuré et maîtrisé.

En revanche, les supporters issus des classes populaires vivent le match d'une tout autre manière : les tribunes se transforment en un espace d'affirmation de l'appartenance et de l'identité, à la fois individuelle et collective. Les chants, les clameurs et l'interaction émotionnelle avec les joueurs deviennent un langage existentiel, exprimant la fierté, le sentiment d'appartenance et le désir profond d'être vu et reconnu au sein d'une société marquée par ses contraintes sociales et économiques.

Chaque match, chaque but, chaque clameur dans les tribunes n'est pas une simple séquence sportive, mais une expérience existentielle à part entière, offrant aux individus la possibilité d'exprimer leur être, de s'inscrire dans une communauté et d'affronter les contraintes sociales dans un même élan de plaisir et de liberté.

De cette opposition se révèle la nature double et réciproque du football : à la fois pratique organisée, fondée sur le calcul et la rationalité, et pulsion existentielle émanant des besoins psychiques et de la liberté individuelle. Il est bien plus qu'un simple sport ; il constitue un miroir de l'existence humaine, révélant les conflits de classes et mettant en lumière la ten-



sion permanente entre la raison et l'instinct, entre l'ordre et l'émotion, entre l'intérêt collectif et le désir individuel, entre l'appartenance au groupe et la liberté personnelle. Lorsqu'une équipe enchaîne les défaites durant des décennies, voire des siècles, l'attachement et la ferveur de ses supporters ne s'éteignent pas. Bien au contraire, ces échecs répétés finissent par s'inscrire au cœur de l'identité collective, donnant naissance à ce que l'on pourrait appeler une vengeance symbolique : le désir, partagé par tout un groupe, de restaurer une dignité blessée et de conquérir une victoire longtemps différée.

Les nouveaux supporters ne perçoivent pas seulement l'équipe telle qu'elle est au présent ; ils héritent d'une mémoire collective façonnée par les victoires et les défaites du passé. Chaque match devient alors une expérience affective où se rejoue le conflit des générations. La répétition des défaites confère au jeu une profondeur émotionnelle supplémentaire : l'histoire symbolique s'y recompose sans cesse, et la victoire espérée gagne en intensité et en valeur.

Ce phénomène montre comment l'individu vit l'expérience collective à travers le temps et l'espace, et comment son identité se construit en partie par l'appartenance, la mémoire et les pulsions humaines d'expression de soi. Même la colère, ou ce que l'on pourrait appeler le « désir de revanche », devient alors un outil pour appréhender le sens de l'existence.



C'est ici que l'appartenance, quelle que soit la classe concernée, bascule vers des formes d'exploitation, qu'elles soient commerciales ou politiques. Les clubs issus des milieux aisés incarnent avant tout l'intérêt économique et la logique du profit, tout en maintenant une distance relative avec l'intervention politique directe. À l'inverse, les clubs populaires bénéficient souvent, quoique différemment, du soutien de l'État ou des institutions publiques, ce qui reflète de manière éloquente les liens

complexes entre politique, classe sociale et identité collective.

Ici réapparaît avec force la tension philosophique fondamentale : entre l'intérêt collectif et la victoire, entre l'expression individuelle et l'identité collective, entre l'ordre et l'émotion, entre la raison et les instincts. Le football n'est donc pas un simple jeu, mais une véritable réalité sociale, politique et philosophique, reflétant le combat de l'être humain avec lui-même, avec la société et avec le pouvoir. ■



Ph © moonlabs

LUMIÈRE ET LIEUX SAINTS DE L'ISLAM

À LA DÉCOUVERTE DES MOSQUÉES DU MONDE

88.

SHEIKH ZAYED GRAND MOSQUE

SHEIKH ZAYED GRAND MOSQUE : LA BLANCHEUR COMME LANGAGE

Par Noa Ory

La Sheikh Zayed Grand Mosque, à Abou Dhabi, appartient à cette seconde catégorie. Sa blancheur n'est pas une parure, sa monumentalité n'est pas une démonstration, et son ampleur n'écrase jamais le visiteur : elle l'englobe. Ici, l'architecture ne cherche pas l'effet. Elle cherche la justesse.

Dès l'approche, le bâtiment s'offre comme une présence calme et souveraine. Posée sur une légère élévation, visible de loin, elle ne domine pas la ville : elle la rassemble. Le choix de son implantation n'est pas anodin. Comme dans les grandes capitales islamiques d'autrefois, la mosquée se situe là où les regards convergent, là où le bâti dialogue avec l'horizon.

Le premier choc est celui de la matière.

Le marbre blanc, omniprésent, enveloppe l'ensemble du complexe dans une lumière presque irréelle. Importé de Méditerranée, il capte le soleil du Golfe, le réfléchit, le diffuse, jusqu'à donner à l'édifice une apparence

changeante au fil du jour. A midi, elle éblouit sans agresser. À la tombée de la nuit, elle se fait nacrée, presque immatérielle. Le marbre devient ici un langage spirituel : pureté, permanence, retenue.

Mais cette blancheur n'est jamais vide. Elle est travaillée, ciselée, habitée par une intelligence décorative discrète. Les motifs floraux incrustés, les calligraphies, les rythmes géométriques n'envahissent pas l'espace : ils l'accompagnent. Rien n'est bavard. Tout est à sa place.

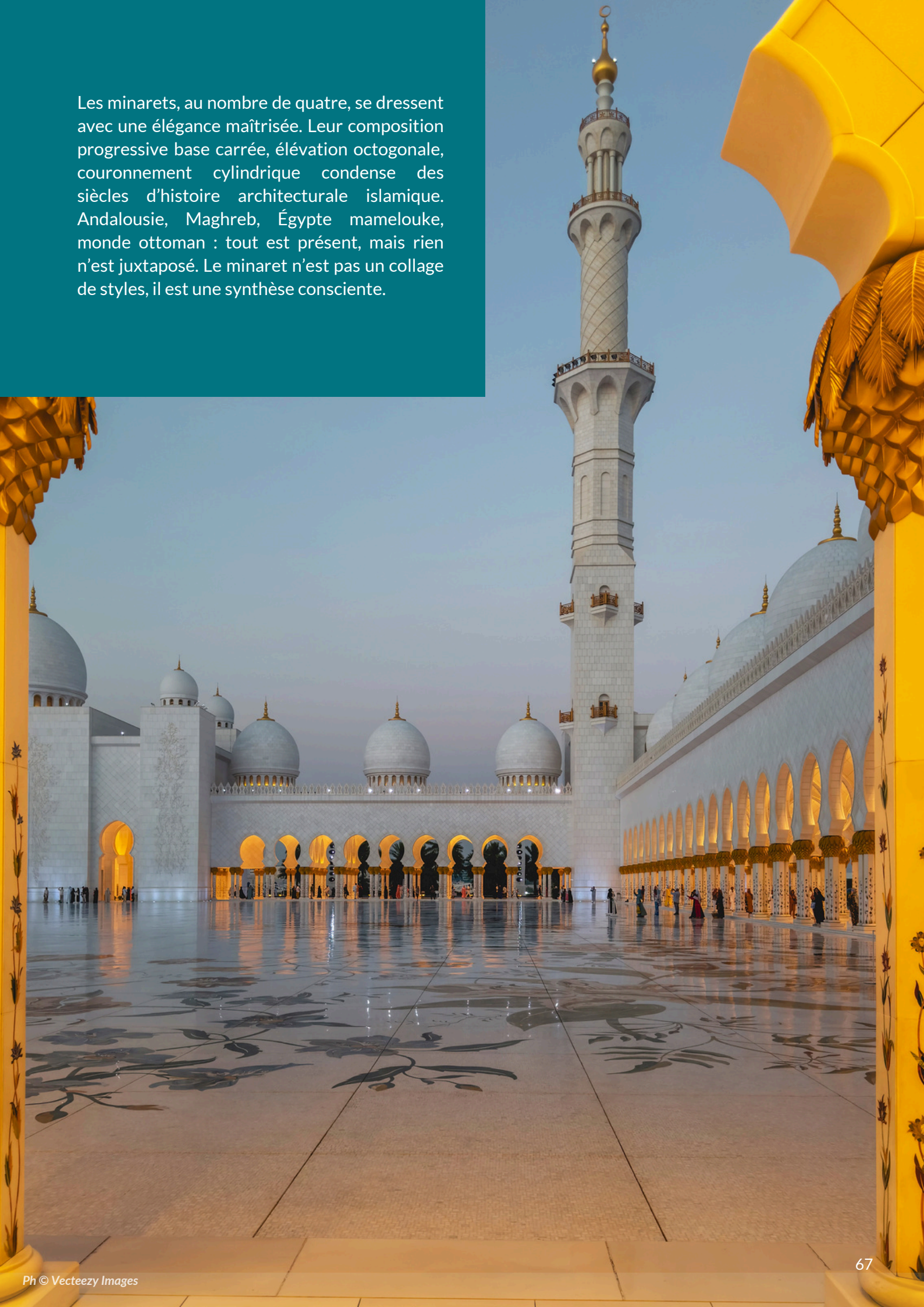
Les coupoles plus de quatre-vingts structurent le ciel du sanctuaire. Elles ne sont pas là pour impressionner, mais pour ordonner.





La grande coupole centrale, vaste et souveraine, semble suspendre le temps au-dessus de la salle de prière. Elle n'écrase pas le fidèle : elle l'élève. Dans la tradition islamique, la coupole n'est jamais un simple couvrement ; elle est une médiation entre la terre et le divin. Ici, cette symbolique est pleinement assumée.

Les minarets, au nombre de quatre, se dressent avec une élégance maîtrisée. Leur composition progressive base carrée, élévation octogonale, couronnement cylindrique condense des siècles d'histoire architecturale islamique. Andalousie, Maghreb, Égypte mamelouke, monde ottoman : tout est présent, mais rien n'est juxtaposé. Le minaret n'est pas un collage de styles, il est une synthèse consciente.





Ph © Andrea Gambirasio

À l'intérieur, l'espace s'ouvre avec une générosité rare. La salle de prière principale respire. Les colonnes, alignées avec une rigueur presque musicale, soutiennent l'édifice tout en le rythmant. Revêtues de marbre, incrustées de nacre, coiffées de chapiteaux dorés évoquant le palmier arbre de vie dans l'imaginaire islamique, elles incarnent une alliance réussie

entre structure, décor et symbolique. Sous les pas, le plus grand tapis de prière tissé à la main, ancre l'édifice dans une autre temporalité : celle du geste artisanal, de la patience, de la transmission. Elle rappelle que l'architecture islamique ne se réduit jamais à la pierre : elle inclut le textile, la lumière, le travail humain, le temps long.



Ph © elisabeta-dirjans



Ph © Vecteezy Images

Rien, dans ce sanctuaire, n'est laissé au hasard. Et pourtant, rien n'y semble contraint. La technologie moderne : climatisation, éclairage, circulation, est parfaitement intégrée, invisible, presque humble. Elle sert le lieu sans jamais le trahir. C'est là l'un des grands succès de cette mosquée : avoir su être résolument contemporaine sans rompre le fil de la tradition. Mais au-delà de ses dimensions, de ses records et de ses chiffres, la « Sheikh Zayed Grand Mosque » porte une intention plus profonde. Celle d'un islam qui se dit par l'architecture, comme hospitalité, comme clarté, comme ouverture maîtrisée. Le lieu accueille croyants et visiteurs, musulmans et non-musulmans, non par concession, mais par cohérence : parce que le message qu'il porte ne craint pas le regard. La « Sheikh Zayed Grand Mosque » n'est pas une mosquée de l'excès.

C'est une mosquée de la tenue. Une mosquée qui rappelle que, dans la civilisation islamique, la grandeur n'est jamais dans le bruit, mais dans l'équilibre ; jamais dans l'ostentation, mais dans la lumière maîtrisée ; jamais dans la rupture, mais dans la continuité, intelligemment assumée. Une architecture qui, sans un mot, enseigne.







بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ
وَالْحَمْدُ لِلَّهِ الَّذِي هَدانا لهذا
وَمَا كنا لنجده لولا هدايته



Les Mots voyageurs

D'après le *Dictionnaire des mots français d'origine arabe* de Salah Guermiche

82 | ALMICANTARAT المُقَنْطَرَة

Par Noa Ory

Le mot entre en français comme on franchit un pont étroit entre deux mondes. Almicantarat ne désigne pas une chose que l'on touche, ni même que l'on voit à l'œil nu : il nomme une relation, une hauteur partagée, une égalité silencieuse entre des points du ciel. Issu de l'arabe *المُقَنْطَرَة* (*el-muqanṭara*), il porte en lui l'idée d'arche, de voûte, de cambrure maîtrisée. La racine *qantara* dit le pont, le passage construit, la ligne qui relie sans se confondre avec ce qu'elle traverse. Rien d'étonnant à ce que la science des astres s'en soit emparée.

Dans la langue des astronomes médiévaux, l'almicantarat devient ce cercle imaginaire de la sphère céleste, parallèle à l'horizon, qui rassemble tous les points situés à une même hauteur au-dessus de la terre. Ce n'est ni l'équateur, ni le méridien, ni même une trajectoire visible : c'est une égalité abstraite, un accord géométrique entre des étoiles éloignées les unes des autres mais unies par une même élévation. L'almicantarat ne mesure pas la distance, il mesure la position dans le monde ce qui est déjà une forme de philosophie.

Ce mot savant entre en français par les livres, avant d'entrer dans les dictionnaires. D'Herbelot, Duckett, Apian, Clavius : tous le manipulent avec la prudence qu'on réserve aux notions fragiles. Il circule sous des formes hésitantes *almucantarat*, *almicantarat*, parfois même *almucantar* comme si la langue cherchait encore comment accueillir ce terme trop précis pour la conversation ordinaire. L'almicantarat appartient à une science où l'on regarde longtemps avant de nommer, où l'on accepte que la ligne tracée ne soit jamais qu'un outil provisoire.

Mais le mot ne se laisse pas enfermer dans la seule technique. À force de désigner une hauteur constante, il en vient à suggérer une autre manière de penser le monde : non plus par des sommets ou des abîmes, mais par des niveaux partagés. Être sur un même almicantarat, c'est occuper des lieux différents tout en se tenant à égale distance du sol. La géométrie devient métaphore : chacun avance dans sa direction, mais sous la même loi silencieuse.

Il n'est pas anodin qu'un tel terme ait été forgé dans une civilisation où l'astronomie servait à la fois la science, la navigation, le calendrier et la prière. Mesurer le ciel, c'était aussi s'orienter sur terre. L'almicantarat n'est pas une ligne de domination, mais une ligne d'équilibre. Il n'impose rien ; il constate. Il dit simplement : à cet instant, ces étoiles sont ensemble dans la hauteur. Le reste appartient au mouvement.

Plus tard, la poésie s'en empare. Quand Odette Casadesus écrit *Almicantarat*, mot magique, elle ne trahit pas le terme : elle en révèle la part latente. Le cercle devient feu immobile, muraille d'or, espoir suspendu. La rigueur scientifique n'est pas dissoute ; elle est déplacée. Ce qui se mesurait avec des instruments, se mesure désormais avec la langue. La hauteur devient tension intérieure, l'égalité des points une promesse fragile.

Ainsi va l'almicantarat : mot de calcul devenu mot de seuil. Il rappelle que certaines lignes n'existent que parce que nous avons appris à les tracer, et qu'elles disparaissent aussitôt qu'on cesse de les penser. Entre ciel et terre, entre science et imaginaire, il tient sa place exacte, ni plus haut, ni plus bas. Juste à hauteur d'homme regardant les étoiles. ■





Plumes en éveil : un livre coup de cœur



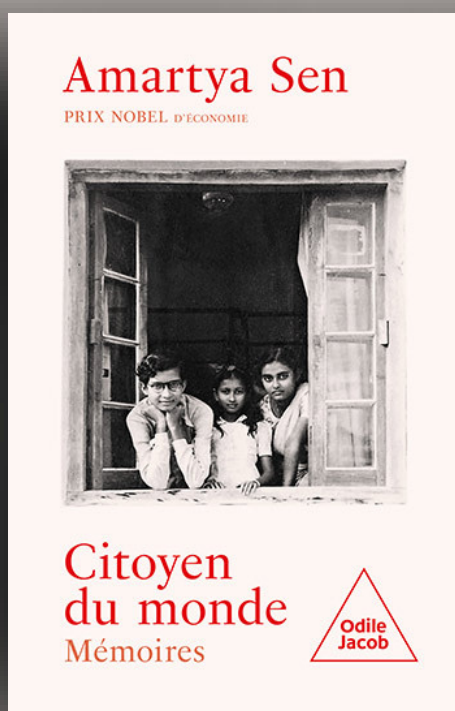
CITOYEN DU MONDE : MÉMOIRES AMARTYA SEN

RÉSUMÉ

« Où suis-je chez moi ? » Les foyers d'Amartya Sen sont multiples : Dacca, la capitale du Bangladesh actuel, Santiniketan, la petite ville universitaire où il a été élevé avec ses grands-parents, Calcutta où il s'est initié à l'économie et s'est frotté au militantisme étudiant, mais aussi Trinity College, à Cambridge, où il est arrivé à l'âge de 19 ans.

Amartya Sen recrée avec brio l'atmosphère de chacun de ces lieux. Au cœur de sa formation se trouvent l'école de Santiniketan, formidable lieu de libération intellectuelle fondé par le poète et écrivain Rabindranath Tagore (à qui il doit son prénom), et les intenses débats auxquels il participe dans le café de College Street, à Calcutta. À Cambridge, il fréquente les plus grands économistes et philosophes de l'époque, notamment le penseur marxiste Piero Sraffa, qui l'introduit à la pensée de Wittgenstein.

Ses mémoires montrent comment ces expériences ont façonné les idées et l'œuvre d'Amartya Sen sur l'économie, la philosophie, l'identité, les famines, les inégalités de genre, le choix social et la puissance du débat public. Il se nourrit des plus grands penseurs : d'Ashoka, au III^e siècle avant notre ère, à David Hume, Adam Smith, Karl Marx, John Maynard Keynes, Maurice Dobb, Kenneth Arrow et Eric Hobsbawm. Il souligne l'importance de s'ouvrir au monde, de savoir faire preuve de compassion et de compréhension au-delà des époques et des frontières, et de considérer que le monde est notre maison.



Le dessin de la semaine

PAR JUSTIN MARRON



La citation de la semaine

HENRY DAVID THOREAU

“

**On peut être riche
de ce dont on se passe.**

”

WALDEN OU LA VIE DANS LES BOIS
- 1854 -

Événements

à venir ou en cours

EXPOSITION

"Et tout devient couleur" : les natures mortes de Baya Mahieddine

Dans l'atmosphère recueillie de la Grande Mosquée de Paris, les œuvres de Baya Mahieddine (1931-1998), figure majeure de l'art moderne algérien, s'installent avec la sérénité d'une évidence.

L'exposition « Et tout devient couleur », organisée sous l'égide du recteur Chems-eddine Hafiz, par Ayn Galle met en lumière une facette peu explorée de son œuvre : ses natures mortes, où couleurs et symboles tissent un véritable langage.

Cet hommage s'inscrit dans une continuité historique et symbolique. En 1947, lors de la première exposition de Baya à la galerie Maeght à Paris, Kaddour Ben Ghabrit, fondateur de la Grande Mosquée, honorait l'événement de sa présence. Près de quatre-vingts ans plus tard, le recteur Chems-eddine Hafiz prolonge cet héritage en affirmant la vocation de la Mosquée comme lieu de culte ouvert à la culture, à la transmission et au dialogue entre les civilisations.

Une exposition organisée par Ayn Gallery, avec le soutien de la famille Mahieddine, sous la supervision de la commissaire d'exposition, Yasmine Azzi-Kohlhepp.

 **PROLONGÉE JUSQU'AU 15 FÉVRIER 2026**
TOUS LES JOURS (9H-18H) SAUF LES VENDREDIS

 **GRANDE MOSQUÉE DE PARIS**
PLACE DU Puits de l'ERMITTE, 75005 PARIS

 **ENTRÉE COMPRISE**
DANS LE PARCOURS DE VISITE

CONFÉRENCE

"René Guénon et l'islam : la voie de libération"

La Grande Mosquée de Paris et les éditions Albouraq organisent une conférence exceptionnelle autour du thème « René Guénon et l'islam : la voie de libération ».

Animée par Slimane Rezki, auteur, traducteur et spécialiste du soufisme, cette rencontre explorera les enseignements essentiels de René Guénon sur la libération intérieure, à la lumière de la tradition islamique.

 **SAMEDI 31 JANV. 2026**
14H-17H

 **GRANDE MOSQUÉE DE PARIS**
PLACE DU Puits de l'ERMITTE, 75005 PARIS

 **INSCRIPTION GRATUITE**
GRANDEMOSQUEEPARIS.FR

ANNONCE

Nuit du Doute déterminant le début du mois de Ramadan

La commission religieuse chargée de déterminer et d'annoncer la date du début du mois béni de Ramadan 1447/H en France se réunira à la Grande Mosquée de Paris le mardi 17 février 2026 à 18h, correspondant au 29 Chaâbane 1447/H.

 **MARDI 17 FÉVRIER 2026**
18H

 **GRANDE MOSQUÉE DE PARIS**
PLACE DU Puits de l'ERMITTE, 75005 PARIS

La Grande Mosquée de Paris
et la famille Mahieddine présentent l'exposition

ET TOUT DEVIENT COULEUR

LES NATURES MORTES

DE **BAYA** MAHIEDDINE



EXPOSITION

**PROLONGÉE JUSQU'AU
15 FÉVRIER 2026**

Entrée comprise dans le parcours de visite

Tous les jours sauf vendredi
de 9h à 18h

Grande Mosquée de Paris

Salle Émir Abdelkader

Renseignements

grandemosqueedeparis.fr



GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS

Exposition organisée par AYN GALLERY



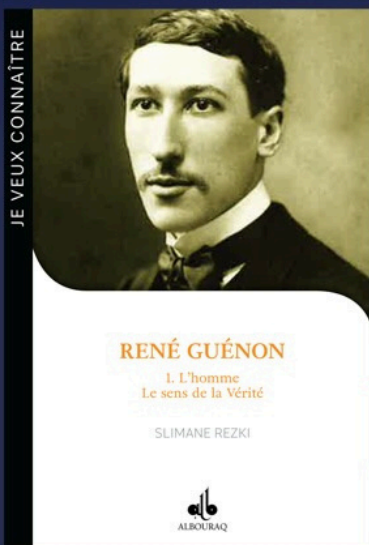


GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS

CONFÉRENCE
À LA GRANDE MOSQUÉE
DE PARIS



ALBOURAQ



René Guénon et l'islam

La voie de libération

Slimane Rezki

Sam. 31 janvier 2026
de 14h à 17h
à la Grande Mosquée de Paris

INFOS

📍 2 bis Pl. du Puits de l'Ermite, Paris 75005

🚶 Place Monge

Inscription gratuite en ligne







Ph. Olivier BOULEKROUH



GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS



100 ANS DE LUMIÈRE
DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS